

## Fouilles d'Argos.

Wilhelm Vollgraff

---

**Citer ce document / Cite this document :**

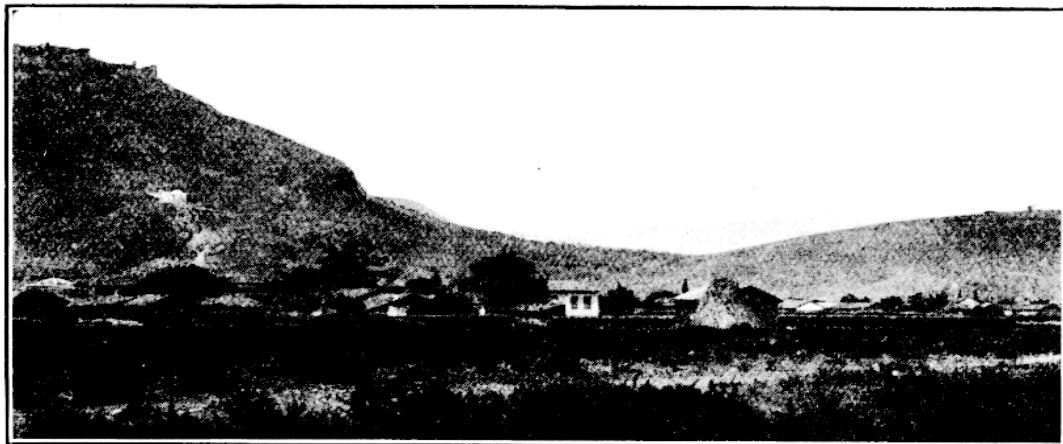
Vollgraff Wilhelm. Fouilles d'Argos. . In: Bulletin de correspondance hellénique. Volume 31, 1907. pp. 139-184;

doi : 10.3406/bch.1907.3252

[http://www.persee.fr/doc/bch\\_0007-4217\\_1907\\_num\\_31\\_1\\_3252](http://www.persee.fr/doc/bch_0007-4217_1907_num_31_1_3252)

---

Document généré le 17/05/2016



## FOUILLES D'ARGOS (1)

(Pl. V-IX)

### B

#### Les établissements préhistoriques de l'Aspis (*Suite*).

En parlant, dans un article précédent (1), du mobilier des établissements préhistoriques de l'Aspis, nous avons dû remettre à plus tard la description des constructions élevées par les premiers habitants d'Argos. Comme le plan (pl. V) (2) que nous en publions aujourd'hui contient d'autres ruines que celles de l'époque la plus ancienne, quelques observations préliminaires sont utiles pour en faciliter la lecture.

Au sommet de l'Aspis (pl. VII), autour de l'église du

(1) Voir *BCH*, 1904, p. 364 et suiv.; 1906, p. 5 et suiv.

(2) Il est à noter que les cotes du plan de l'acropole de l'Aspis n'indiquent pas l'altitude au-dessus du niveau de la mer, mais se rapportent à un point déterminé, situé au pied Sud du mamelon. C'est à ce même point que se rapportent aussi les cotes du plan de la nécropole mycénienne de la Deiras (*BCH*, 1904, pl. XIII).

Prophète Élie (pl. V, A), s'étend un petit plateau. C'est là que nous avons d'abord déblayé les restes de quelques maisons préhistoriques. A peu de distance de celles-ci vers l'Est, nous avons ensuite fouillé un second groupe de maisons, un peu plus étendu que le premier. Le terrain qui sépare les deux groupes est rocaillieux et assez incliné; il n'y subsiste plus aucune trace de fondations d'édifices. Ailleurs, et principalement au Sud-Ouest du deuxième groupe de maisons, il reste certainement encore d'autres soubassements de constructions préhistoriques à découvrir. Les recherches pratiquées aux deux endroits indiqués ont permis aussi de retrouver quelques segments des deux enceintes successives qui entourèrent les établissements prémycéniens de l'Aspis.

Nous étudierons d'abord le groupe de maisons préhistoriques situé au centre même de l'Aspis. Elles étaient vraisemblablement construites en torchis sur des soubassements de pierre; ces derniers seuls subsistent en partie. Ils sont épais de 0<sup>m</sup>.70 en moyenne. Pour ce qui est de la forme de ces maisons, on remarquera qu'elles sont toutes de plan à peu près rectangulaire. Les maisons B et C semblent offrir le type le plus simple. Il convient cependant de faire des réserves expresses pour l'une d'elles. En effet, il existe, à l'intérieur de la maison B, les restes d'un mur de refend, qui n'est pas marqué sur notre plan et qui divisait la maison en une grande salle et une petite chambre d'entrée au Sud. D'ailleurs, comme le mur Est de la maison B se prolonge un peu au delà de l'angle Nord-Est, il se pourrait fort bien que le soubassement n'en fût pas conservé tout entier de ce côté. Si l'on admet que le mur Ouest se prolongeait également dans la même direction, la maison B avait, du côté Nord, soit une cour ouverte, soit une petite chambre, comme du côté Sud. La maison C est donc la seule qui soit certainement formée d'une pièce unique. Il est clair qu'une la maison de ce type primitif n'est pas caractéristique du degré de civilisation des habitants,

lorsqu'elle se rencontre, comme c'est précisément le cas ici, à côté d'autres maisons de type plus développé. La maison D comptait au moins deux chambres. La maison E comprend trois chambres de grandeur à peu près égale; la maison F en comptait au moins deux. La maison G est postérieure en date aux maisons E et F, puisqu'elle en recouvre en partie les fondations. Quelques fragments de murs (H), qui traversent l'ancien tracé du mur d'enceinte, ne peuvent avoir été construits qu'une fois celui-ci démolî.

Le segment du mur d'enceinte trouvé au milieu des maisons que nous venons de décrire (IK), se compose d'une seule rangée de moellons de calcaire, de taille irrégulière, jointoyés avec grand soin, mais sans ciment d'aucune sorte. La courbure du mur est très apparente. Quatre autres morceaux du même mur (LM) ont été retrouvés dans la fouille à l'Est de l'église. La partie IM de l'enceinte mesurant près de 150<sup>m</sup>, le périmètre entier en peut être évalué à un peu moins de 300<sup>m</sup>; c'est à dire qu'il était à peine inférieur à celui de la deuxième ville de Troie. Sur notre fig. 1, on voit, au premier plan, un fragment du mur d'enceinte IK et, à l'intérieur de celui-ci, les restes de la maison B. Le long du mur IK et, d'une façon générale, au Sud de l'église, les déblais étaient mêlés de cendres.

Dans le deuxième groupe de maisons préhistoriques, situé à l'Est du premier, la forme et le mode de construction des habitations restent les mêmes. La maison N, qui est la plus grande de toutes, se compose d'une salle, flanquée sur ses petits côtés de deux pièces de faible profondeur. L'angle Nord-Ouest empiétait sur le soubassement du mur d'enceinte LM; celui-ci était donc déjà démolî, lorsque la maison N fut construite. A l'Ouest de la maison N, s'en trouve une autre du même type (O), qui a été déblayée seulement en partie. Le mur qui la sépare de la maison N est mitoyen. Les maisons P et Q, ainsi que tous les murs laissés en blanc sur le plan, appartiennent,

à en juger par la poterie trouvée auprès d'eux, à l'époque hellénistique; ils sont du reste séparés des murs préhistoriques par une couche de terre de 0<sup>m</sup>.40 à 0<sup>m</sup>.50 d'épaisseur. Sous les murs des maisons N et O, se trouvent d'autres soubassements de maisons, antérieures aux



Fig. 1.

premières, mais de peu: il n'y a pas, en effet, de couche de débris ou de terre intermédiaire, et les objets trouvés sont les mêmes dans les deux couches, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (1). En beaucoup d'endroits, les murs de la

(1) *BCH*, 1906, p. 44 et fig. 72.

couche supérieure sont assis sur le roc même, tout comme ceux de la couche inférieure.

A l'Est et au Nord des maisons N et O, se voit le soubassement d'un mur d'appareil cyclopéen (RS), épais de 2<sup>m</sup>.60. Le mode de construction en est le même que pour la première enceinte, à cela près que les blocs employés sont ici beaucoup plus grands (fig. 2). Par endroits, il reste du mur jusqu'à trois assises superposées. Ici encore, la courbure du mur est nettement visible. Si les maisons N et O sont, comme il semble, alignées sur le mur d'enceinte,

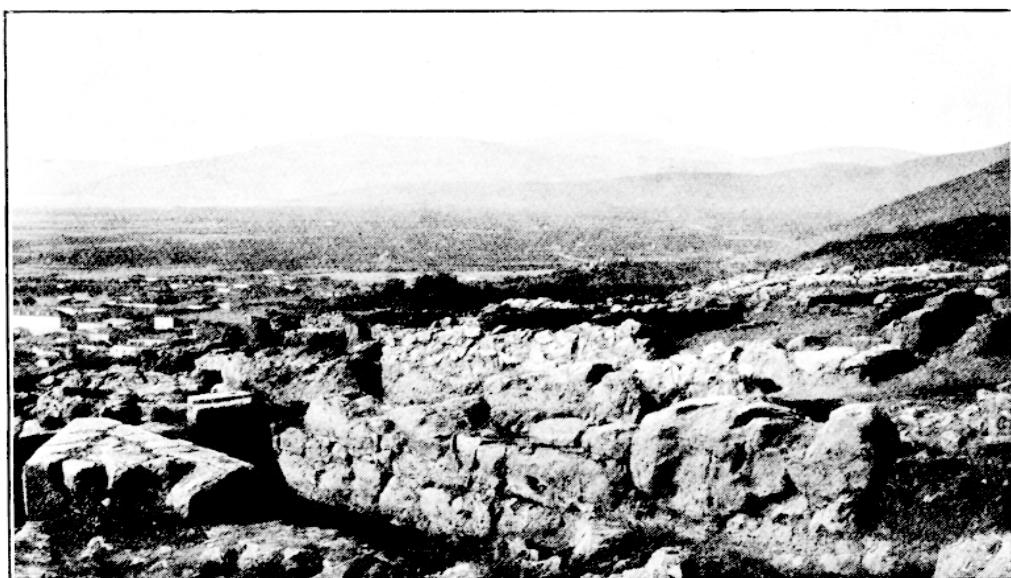


Fig. 2.

elles doivent nécessairement avoir été construites après lui.

Sur notre plan, les murs des maisons préhistoriques de la couche inférieure sont figurés par un quadrillage de lignes interrompues, afin de permettre de les distinguer de ceux de la couche supérieure, qui sont marqués en noir. Le mur cyclopéen est figuré par un quadrillage de même sorte; mais nous n'entendons pas indiquer par là qu'il soit contemporain de la couche inférieure plutôt que de la couche supérieure. La date des murs de maisons qui débordent

hors de l'enceinte, au point T, nous semble difficile à fixer. Un peu plus au Sud-Ouest, les murs que nous avons trouvés à quelques mètres en dehors de l'enceinte (U) sont certainement prémycéniens.

## C

### La topographie de la ville hellénique.

Il n'existe dans aucun ouvrage un plan d'Argos auquel on se puisse fier. Celui de Leake (1) est un simple croquis. Le plan, un peu plus détaillé, publié par l'Expédition de Morée (2) et reproduit en plus petit par Curtius (3), n'est guère meilleur; il ne peut être considéré que comme approximatif. Celui que nous publions ici, est exact dans toutes ses grandes lignes (pl. VI).

*Situation. État de conservation des monuments.* — La ville moderne d'Argos, gros bourg de plus de dix mille habitants, est située sur le bord occidental de la plaine de l'Argolide et s'adosse à sa haute acropole, la Larissa, que couronnent aujourd'hui les créneaux d'un château vénitien. Au Nord, elle est dominée par le monticule dont il a déjà été question dans nos deux articles précédents, l'Aspis des anciens, qui est séparée de la Larissa par un ravin montant, la Deiras. Argos est le centre naturel de la plaine de l'Inachos; militairement, elle la commande. C'est ce qui a été très bien exposé par un spécialiste, M. von Steffen (4), dont nous n'avons pas ici à reprendre les développements. Aussi, grâce à sa situation excellente, Argos a-t-elle toujours été habitée, depuis les temps les plus reculés jusqu'au Moyen Age et jusqu'à nos jours. La ville préhistorique

(1) Leake, *Travels in the Morea*, II, pl. 6.

(2) *Expédition scientifique de Morée*, II, pl. 57.

(3) Curtius, *Peloponnesos*, II, pl. XV.

(4) Steffen, *Karten von Mykenai*, Text, p. 5 et suiv.

était établie, nous l'avons vu, sur l'Aspis, et cela, pour des raisons de sécurité. Mais, dès le commencement de l'époque dorienne, l'ancienne Argos a occupé assez exactement le même emplacement que la ville moderne. A l'Est, son développement était arrêté par le cours du Charadros (appelé aujourd'hui Xérias), large torrent, presque toujours à sec, mais sujet à des crues subites et dangereuses. Les murs de la ville ne pouvaient évidemment franchir le lit d'un pareil cours d'eau. Nous savons d'ailleurs par un texte historique, que le Charadros était en dehors de la ville: Thucydide rapporte que les Argiens avaient coutume de juger leurs généraux qui revenaient d'une expédition militaire «dans le Charadros, avant qu'ils entrassent dans la ville»(1). Ce n'est que vers le Sud, que la nature n'opposait pas d'obstacle infranchissable au développement de la cité. Il ne paraît pas cependant, que la ville ancienne se soit étendue beaucoup plus loin de ce côté que la ville moderne.

L'histoire d'Argos, bien qu'elle nous soit tout juste connue dans les grandes lignes, porte à croire que les monuments publics de la ville furent des plus importants. Argos, en effet, est la première en date des grandes villes «dorisées» du Péloponnèse. Elle a brillé, au VIII<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle, d'un éclat qui n'a été obscurci que plus tard par la gloire et la force militaire de Sparte, sa rivale. A partir du Ve siècle, bien que descendue au rang de puissance de second ordre, Argos ne cessa cependant jamais d'être la première cité du Péloponnèse. Son amitié et son alliance étaient toujours fort recherchées. Elle était, après Athènes, le plus grand état démocratique de la Grèce continentale. Elle eut une école d'artistes dont la réputation n'était surpassée que par celle des maîtres attiques. Avant les incursions des barbares, elle ne paraît jamais avoir été détruite par l'ennemi. Pausanias, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, y trouva intacts des temples et des sanctuaires qui remontaient probablement à la plus haute antiquité. On

(1) Thuc., V, 60.

s'attendrait donc à rencontrer encore aujourd'hui à Argos les ruines de quantité d'édifices antiques. Or, il n'en est rien. Ses rares monuments arrêtent à peine quelques instants les voyageurs qui se rendent de Nauplie à Mycènes. La topographie d'une ville si illustre dans la légende et dans l'histoire est inconnue. On admire encore, il est vrai, les beaux murs de son acropole, qui ont servi de fondations à ceux de la citadelle vénitienne. De même, à l'extrême Sud du versant de la Larissa qui regarde la ville, les gradins du théâtre, taillés à même le roc, sont toujours restés visibles (pl. VI, I). A peu de distance de là, vers le Sud, se voient d'autres gradins, appartenant vraisemblablement à un théâtre plus petit, mais dont l'existence en cet endroit, à côté du premier, demeure inexpliquée (pl. VI, II). Au Sud-Est du grand théâtre, s'élève un édifice en briques, d'époque romaine, dont la destination est inconnue (pl. VI, XI). Enfin, à un peu plus de 100 mètres au Nord du théâtre, on remarque un mur de soutènement, construit en blocs polygonaux de taille énorme (pl. VI, III), au dessus duquel aboutit un aqueduc romain qui court sur les flancs Est et Nord-Est de la Larissa (pl. VI, IV). Ce sont à peu près les seules ruines qu'on connaît jusqu'ici. Ajoutons que l'épigraphie d'Argos est pauvre, et que les monuments figurés, funéraires ou autres, y sont relativement très rares. On s'explique du reste cette disparition des monuments anciens. Argos ayant eu, à toute époque, grâce à la fertilité de la plaine qu'elle commande, une population assez forte, les pierres antiques, restées visibles à la surface du sol ou qu'on trouvait en le remuant, ont continuellement servi à construire de nouvelles habitations. Des Mouceaux, qui la visita vers 1668, atteste que, de son temps, les maisons y étaient construites avec des matériaux antiques (1). Puis la ville entière fut

(1) *Extrait d'un voyage par M. Des Mouceaux* (Voyages de Corneille Le Bruyn, V, p. 474 et suiv.): « Argos n'est plus qu'un Village de quelques 300 maisons, bâtie des Ruïnes des Palais des Argiens; les Co-

détruite et brûlée au XIX<sup>e</sup> siècle, pendant la guerre de l'Indépendance, si bien qu'elle ne compte plus maintenant une seule maison datant de la domination turque. Le besoin de pierres à bâtir s'y est fait sentir, en conséquence, pendant toute la seconde moitié du siècle dernier. Aujourd'hui encore, toute pierre taillée y semble condamnée à disparaître tôt ou tard. Ces circonstances défavorables, ce manque presque absolu de monuments et même de débris antiques, ont fait croire à plusieurs que la vieille Argos avait à jamais disparu et qu'une fouille y demeurerait sans résultats. Rien n'est plus faux, en réalité. Nos recherches ont démontré d'abord, que, même sur les hauteurs qui dominent la ville, les fondations des édifices antiques subsistent toujours, cachées à l'œil par une mince couche de terre; et, en second lieu, ce qui est plus important, que, dans la plaine, les restes de la ville antique sont recouverts d'une couche de terre préservatrice, dont l'épaisseur varie de 2 à 4<sup>m</sup>. Ce qui permet surtout de bien augurer de l'état de conservation des constructions anciennes, c'est qu'elles paraissent avoir été en partie submergées par les inondations du Charadros. Le stylobate de la colonnade de l'agora, dont il sera question ci-après, était couvert d'une terre contenant un gravier exactement semblable à celui que l'on trouve dans le lit du torrent. On comprend du reste aisément la cause de ces inondations et on en devine la date. Les torrents tels que le Charadros, qui charrient beaucoup de pierres et de terre, bloquent fréquemment leur propre lit: en conséquence, ils débordent et se creusent un lit nouveau à côté de l'ancien. Cependant, de tout temps, les habitants d'Argos, pour sauver leurs cultures et leurs maisons, ont dû empêcher le torrent de changer de cours. A présent, on s'efforce de le contenir, en l'endiguant avec de

lomnes, les frises, les architraves de marbre, ayant été employées en guise de pierre... On trouve, sur le haut et le milieu de la Montagne, les Ruines de plusieurs maisons, bâties des démolitions de plusieurs édifices anciens.

petits murs ou de simples levées en terre, remède souvent inefficace. Dans l'antiquité, on s'est certainement donné aussi la peine d'endiguer le Charadros. Mais ce genre de travaux demande des soins constants: chaque fois que le lit du torrent s'exhausse, on est obligé de surélever les digues, dont la hauteur est calculée en proportion. Vienne donc une période de décadence, où les autorités municipales ne seront plus capables de veiller à l'entretien de la digue protectrice, celle-ci cédera un jour d'orage, et les eaux du torrent se répandront dans la plaine, entraînant avec elles les dépôts séculaires amassés au fond du vieux lit. Or, nous savons qu'Argos a été prise et saccagée à deux reprises par les Goths, en 267 et en 395. C'est après cette dernière invasion que se place la grande décadence de la ville. Nous croirions donc volontiers que les inondations se produisirent dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle. La plaine étant devenue peu habitable, il semble que la ville se soit retirée sur les versants des hauteurs qui la dominent. Du moins, les premières églises chrétiennes d'Argos, qui datent du V<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle, ont été construites, non dans la plaine, mais sur le flanc Sud-Ouest de l'Aspis.

Nous ne nous proposons pas de décrire ici l'acropole, le théâtre, et les murs antiques connus depuis longtemps à Argos. Une description sommaire serait superflue: elle a déjà été faite souvent. D'autre part, une description exacte et détaillée ne pourra être faite que lorsque nous serons plus avancé dans nos recherches. Nous désirons seulement réunir et discuter ici toutes les données topographiques fournies par nos fouilles, et en rapprocher, quand il y a lieu, les textes anciens relatifs à Argos. Nous ne manquerons pas de nous reporter, à l'occasion, aux renseignements contenus dans les récits des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> et du XIX<sup>e</sup> siècle.

*La Larissa.* — L'acropole principale de la ville paraît avoir été presque inexpugnable. Aussi, l'histoire ne parle-

t-elle nulle part d'un siège de la Larissa, ni d'une tentative pour l'enlever d'assaut ou par surprise. Avant que la ville fût ceinte de murailles, Argos possédait là un réduit où ses habitants eussent pu se retirer et se défendre longtemps contre des forces supérieures. Les murs d'appareil polygonal et le grand réservoir d'eau, qu'on y voit encore, doivent dater de l'époque de la grande puissance d'Argos.

Nous avons fait creuser quelques tranchées à l'intérieur de la grande cour du château vénitien, à l'effet d'examiner s'il n'y subsistait pas de soubassements d'édifices antiques. Ces recherches ont donné le résultat espéré. Les fondations en tuf d'un édifice orienté vers l'Est, large de 11<sup>m</sup>.70, ont été rencontrées à une profondeur variant de 1<sup>m</sup>.30 à 1<sup>m</sup>.45. Sur le roc où elles sont assises, on a trouvé des fragments de vases géométriques. Un fragment d'une inscription du V<sup>e</sup> siècle (1) a été trouvé presque à fleur de terre, à 14<sup>m</sup>. à l'Est de l'édifice en question. Pausanias mentionne deux temples sur la Larissa: celui de Zeus Larissaios et celui d'Athéna. Il est vraisemblable que c'est le soubassement d'un de ces temples que nous avons rencontré. Sur la terrasse inférieure de l'acropole, du côté Est, se voient les fondations, très ruinées, d'un édifice qui pourrait être l'autre sanctuaire dont parle Pausanias. Des débris d'architecture en tuf, provenant d'un ou de plusieurs temples, sont encastrés dans les murs du château vénitien. A l'époque byzantine, il a dû y avoir une église sur la Larissa; on y trouve de nombreux fragments architectoniques en marbre blanc qui en peuvent provenir.

*L'Aspis.* — Argos avait naturellement deux acropoles; mais il y avait là pour elle une cause de faiblesse plus que de force. A l'époque où la ville dorienne n'était pas encore ceinte de murailles, l'Aspis, en tant que citadelle, n'a pas dû jouer un rôle très important. C'était alors à

(1) *BCH*, 1904, p. 429, n° 11.

l'armée de défendre la ville en rase campagne. Après une grave défaite, la place, étant ouverte, tombait inévitablement aux mains de l'ennemi. Il restait alors, comme nous le disions plus haut, un refuge imprenable aux habitants, la Larissa. L'Aspis, il est vrai, aurait pu pareillement servir de refuge; mais, comme elle est moins facile à défendre, on lui aura certainement préféré la Larissa en cas de danger. Il vint cependant un moment où l'on résolut d'entourer la ville tout entière de hautes murailles. A partir de ce moment, négliger de fortifier solidement l'Aspis eût été offrir à l'ennemi une merveilleuse base d'opérations. Malgré tout, l'Aspis continuait d'être, dans le système de défense d'Argos, le point faible, où l'ennemi avait avantage à diriger sa première attaque.

Nous parlerons d'abord des restes du mur d'enceinte de l'Aspis. Un fait qui attire l'attention, c'est que l'enceinte hellénique était en partie construite sur les fondations du mur cyclopéen. On voit clairement sur notre plan (pl. V) que le bastion *Z* et la tour carrée *a*, ont été ajoutés postérieurement à l'ancienne enceinte prémycénienne. Cela est moins étrange qu'on ne pourrait croire au premier abord. On sait que, sur l'acropole d'Athènes, l'ancien Ηελασγικόν servait pareillement de forteresse aux fils de Pisistrate; et, si Thémistocle et Kimon ne s'étaient avisés d'agrandir le plateau, ses fondations, qui subsistent encore en partie, auraient pu incontestablement servir de base aux murs du Ve siècle. Pour prendre un autre exemple, les architectes vénitiens qui construisirent un château sur la Larissa ont utilisé des murs debout depuis plus de deux mille ans, et qui tiennent encore. On ne s'étonnera donc pas qu'à quinze cents ans d'intervalle, les fondations de l'enceinte prémycénienne de l'Aspis aient pu servir à asseoir de nouveaux murs. Les deux tours *a* et *V* paraissent être contemporaines du bastion *Z*: leur mode de construction est identique. Les murs sont d'appareil polygonal, mais d'un polygonal qui se rapproche déjà beaucoup de l'appareil

ordinaire, à assises réglées. Le matériel employé est le calcaire gris-bleu de l'Aspis. Le long des murs du bastion, on a trouvé quatre fragments de tuiles portant des inscriptions, dont trois se lisent  $\delta\alpha\mu\delta\tau\omega$  et la quatrième, probablement, [A $\gamma$ ] $\epsilon$ ίον (1). Il ressort de là que le socle seul des murs était en pierre, tout le reste consistant en briques crues; il n'y a, en effet, que les murs en terre que l'on ait besoin de couvrir de tuiles pour les garantir contre l'action dissolvante de la pluie. La terre compacte et très peu mêlée de pierres et de débris qui recouvrailt le socle du mur provenait sans doute de la décomposition de ces briques crues. Le bastion affecte à peu près la forme d'un triangle isocèle. Il est flanqué de deux tours carrées placées sur ses côtés extérieurs, et, à son extrémité, d'une tour demi-circulaire. Le but de celle-ci est apparemment de grouper un nombre de défenseurs plus grand à l'endroit qui fait le plus saillie vers l'ennemi. Les tours carrées du bastion ont chacune une poterne, pour permettre à la garnison de faire des sorties; elles étaient fermées par des portes à un battant, tournant sur un gond de bronze. Deux autres porternes donnent accès au bastion, aux points où celui-ci se rattache à l'ancienne enceinte. Sur notre fig. 2, on voit, à gauche, le point de raccord du mur et du bastion avec le mur cyclopéen. On comprend sans peine, sur le terrain, pourquoi l'on a jugé bon d'étendre l'enceinte à cet endroit précis, en y construisant un bastion de forme triangulaire. C'est que l'Aspis forme de ce côté une assez longue pointe, vers laquelle l'ennemi pouvait commodément concentrer des troupes d'assaut.

Pour ce qui est de toute la partie du mur d'enceinte non comprise entre les points R et S, nous nous sommes borné à en faire déblayer superficiellement la face extérieure. Les blocs irréguliers du soubassement préhistorique, que l'on reconnaît en certains endroits, ne se retrouvent pas partout. Pour pouvoir préciser davantage, il fau-

(1) *BCH*, 1903, p. 269 et suiv., nos 26 et 27.

dra attendre le résultat de fouilles plus complètes. Il n'y a que du côté Sud-Est que nous ayons examiné à fond une autre partie de l'enceinte. Nous y avons constaté la présence d'un mur d'appareil polygonal, moins régulier et plus ancien que ceux du bastion Z et des tours *a* et *V* (fig. 3). Notre impression est qu'il s'agit ici d'un mur du VI<sup>e</sup> siècle; mais on sait combien il est hasardeux de vouloir dater les murs polygonaux. Un peu plus au



Fig. 3.

Sud se trouve une tour hexagonale (Y), ajoutée plus tard au mur d'enceinte.

A l'intérieur de celle-ci, il y a deux grands réservoirs taillés dans le roc, d'une construction assez remarquable. Le réservoir *b*, déjà visible en partie avant les fouilles, a été vidé complètement. Il se compose d'un puits circulaire, destiné à recevoir les eaux pluviales, et d'une citerne longue et étroite qui communique avec le puits par un petit

canal, placé à quelques centimètres seulement au-dessous du bord de l'orifice du puits. Celui-ci gardait en conséquence la vase et les impuretés qui se précipitaient au fond, si bien que l'eau parvenait plus ou moins purifiée dans la citerne voisine. Ce procédé très simple de décantation est encore usité de nos jours en Europe. Pour pouvoir enlever plus facilement les dépôts qui devaient se former continuellement dans le puits, on y avait placé, près du bord, une petite colonne haute de 0<sup>m</sup>.80. La profondeur du puits est de 1<sup>m</sup>.80; le fond et les parois en sont enduits d'un ciment des plus solides. La profondeur de la citerne est de 3<sup>m</sup>; sa largeur, qui est de 3<sup>m</sup> au fond, va se rétrécissant graduellement vers le haut, où elle varie aujourd'hui de 0<sup>m</sup>.25 à 0<sup>m</sup>.80. Dans l'antiquité, les deux parois montantes se rejoignaient presque complètement, l'interstice étant bouché par de grosses pierres. Il ne reste plus que des traces du ciment dont les parois de la citerne étaient enduites. A chacune des deux extrémités, on remarque, dans le fond, un bassin circulaire peu profond, taillé dans le roc, qui permettait de puiser jusqu'à la dernière goutte d'eau, lorsque la citerne venait à s'épuiser. Le réservoir *d*, qui est construit d'après le même système, est encore rempli de terre et de pierres. Le puits circulaire n'est conservé qu'en partie: les parois n'en ont plus que 0<sup>m</sup>.55 de haut du côté Sud-Ouest, et 1<sup>m</sup> du côté opposé. Le canal qui faisait communiquer le puits avec la citerne est donc détruit. L'écart entre les parois de la citerne à leur extrémité supérieure varie actuellement de 0<sup>m</sup>.60 à 1<sup>m</sup>.15. Cet état de choses prouve qu'après la construction du réservoir, la surface du terrain environnant a été ravalée de 1<sup>m</sup> environ. Cet abaissement du terrain peut être dû à des causes naturelles, le calcaire s'usant au contact de l'atmosphère: c'est ainsi qu'il a existé, du côté Sud de l'Aspis, un escalier taillé à même le roc, pour assurer une communication directe et rapide entre la ville et la citadelle; or, aujourd'hui, il ne subsiste plus qu'une douzaine

de marches; les autres ont entièrement disparu. L'Aspis ayant toujours été très peu habitée, c'est à l'intention des défenseurs de l'acropole que les deux réservoirs ont dû être creusés. Sur la Larissa, on trouve également une citerne de même forme, et plus grande encore. Pareillement, à Mycènes, il y a, à l'intérieur des murs, une citerne assez semblable, mais longue de 7<sup>m</sup>. seulement, qui a conservé une partie de ses pierres de couverture. Le réservoir *b*, qui était seul visible autrefois, a longtemps intrigué les visiteurs d'Argos et les auteurs de relations de voyages. Devant cette espèce de galerie souterraine, quelques-uns ont songé à des casemates; l'un d'eux s'est même souvenu, mal à propos, de la chambre secrète où Danaé fut enfermée sur l'ordre de son père (1). Bursian, tout en admettant lui aussi que les anciens avaient pu considérer la citerne oblongue comme le *κατάγεων οίκοδόμημα* sur lequel s'élevait, au dire de Pausanias (2), le thalamos de bronze de Danaé, avait cependant compris qu'il ne pouvait s'agir, en fait, que d'un simple réservoir (3).

La façon dont le réservoir *b* était alimenté est curieuse. L'eau y était amenée par une conduite, formée de tuyaux cylindriques en terre cuite (*f*), qui part de l'angle Sud-Ouest d'un édifice voisin (*e*), où se voit encore le bassin en tuf qui recueillait les eaux venant du toit. Un canal ouvert (*c*), serpentant sur la croupe de l'Aspis, servait à recevoir les eaux pluviales. Il est creusé dans le roc et, par endroits, renforcé des deux côtés au moyen de pierres brutes, posées de chant. A l'intérieur, il est enduit de ciment. A partir du point où il rejoint le groupe de maisons voisin de l'édifice *e*, il est recouvert de plaques de calcaire. Il débouche finalement dans la conduite déjà mentionnée (*f*), qui date, par conséquent, d'une époque plus reculée. Peut-être descendait-il de l'autre côté dans le réservoir *d*; car l'extrémité

(1) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 361.

(2) Paus., II, 23, 7.

(3) Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, II, p. 51.

de la partie conservée s'en trouve à quelques centimètres au-dessous de son point le plus élevé. L'existence de ce canal, intéressant déjà parce qu'il montre, par un exemple frappant, combien on s'ingéniait à Argos à ne pas laisser perdre une goutte d'eau, prouve, en outre, qu'il n'y avait pas d'édifices sur toute la partie de l'Aspis qu'il parcourt.

De l'édifice *e*, il ne reste que le soubassement, taillé à même le roc, et quelques blocs polygonaux, demeurés en place du côté Ouest. Les fragments de vases trouvés pendant le déblaiement appartiennent à toutes les époques, mais principalement à l'époque archaïque: il y avait même, parmi eux, trois fragments de vases géométriques. Les maisons voisines datent probablement de l'époque hellénistique. A l'intérieur, l'édifice était divisé en trois salles de dimensions à peu près égales. Il semble que nous ayons affaire à un petit temple archaïque, divisé en *πρόναος*, *ναός* et *ἄδυτον*. En effet, le puits circulaire du réservoir *b* contenait un certain nombre de fragments de co-



Fig. 4.

lonnes en tuf, de 0<sup>m</sup>.31 de diamètre, un fragment d'une cymaise courbe, et de nombreux fragments d'une cymaise droite en terre cuite (fig. 4). Ces débris, par leur aspect, semblent appartenir au V<sup>e</sup> siècle. Comme ils ne peuvent provenir que d'un temple voisin du puits où ils ont été trouvés, nous croyons être en droit de les assigner à l'édifice *c*. C'est peut-être du même temple que provient aussi un petit dépôt d'ex-voto archaïques, qui a été découvert à 25<sup>m</sup>. au Sud de l'église du Prophète Élie. Entre autres objets insignifiants, il y avait là des fragments d'idoles et de chevaux, des couronnes et des fruits en terre cuite, un grand nombre de petits vases de substitution, un fragment d'un vase corinthien, et une petite tête d'homme en terre cuite (fig. 5). Il est, du reste, possible qu'il y ait eu encore sur

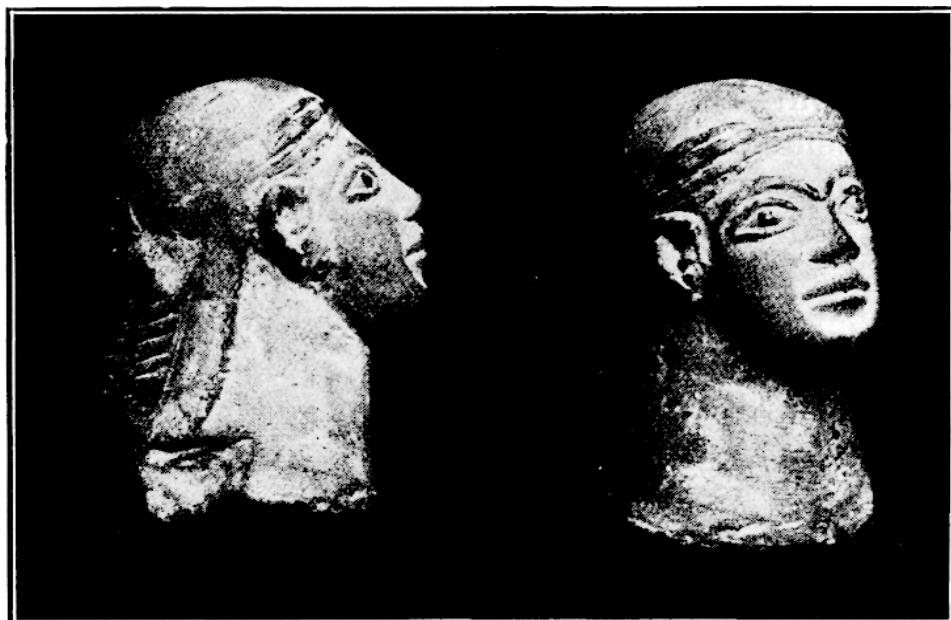


Fig. 5.

l'Aspis quelque autre sanctuaire, que l'on placerait alors volontiers dans le voisinage du réservoir *d*. Ross assure y avoir remarqué, en 1833, des restes de murs d'appareil régulier, qu'il distingue expressément des murs de fortification (1).

(1) Ross, *Erinner. und Mittheil. aus Griechenl.*, p. 208: "Auf dem

*Les murs de la ville.* — Il n'y avait guère qu'un seul système de fortification possible à Argos. Le mur devait entourer la ville à l'Est et au Sud et la joindre à ses deux acropoles. Aujourd'hui, il ne subsiste plus que certaines parties de ce mur sur le flanc Sud de la Larissa (pl. VI, V). Le flanc opposé est tellement abrupt que l'on comprend aisément qu'il n'y subsiste plus rien des anciennes fortifications. Plus bas, cependant, dans la dépression entre la Larissa et l'Aspis, on reconnaît encore, quoique avec peine, le tracé des fondations des murs de la ville (pl. VI, XV). Il n'existe plus, à la surface du sol, de vestiges de la porte située au fond de la Deiras, si ce n'est peut-être deux gros blocs de pierre de forme irrégulière (1). En sondant le terrain à cet endroit jusqu'à 0<sup>m</sup>.60 de profondeur, on a trouvé les restes de deux dallages superposés, en plaques de terre cuite, et des monnaies romaines de basse époque. Les fondations de la porte subsistent peut-être dans le sol, à une profondeur plus grande.

Le mur de la ville remontait ensuite le flanc Ouest de l'Aspis, dans la direction Ouest-Sud-Ouest, pour rejoindre l'enceinte de la citadelle à peu près à l'endroit où se trouve la tour V (pl. V). Son parcours n'est plus marqué aujourd'hui que par quelques rares blocs de pierre polygonaux, dispersés çà et là. Seulement, nous savons de source certaine que le mur, plus ou moins intact, existait encore dans cette région, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle. En 1806, Leake n'eut pas de peine à suivre sur le terrain le tracé du mur, qui se voit aussi marqué sur son plan (2). Ross, qui

Gipfel dieses Hügels sind noch Reste von Fundamenten aus rechtwinklig behauenen Quadern kenntlich, die indess einem andern Gebäude angehört zu haben scheinen ».

(1) Ces blocs se voient au premier plan sur la pl. VIII.

(2) Leake, *Travels in the Morea*, II, pl. 6 et p. 396: « From either end of the outer fortification (de la Larissa), the city walls may be traced on the descent of the hill; but their remains are most apparent on the south-western slope, along a projecting crest, which terminates a little beyond the theatre.... P. 400: « The ancient wall of Argos may be

décrit Argos telle qu'elle était en 1833, y avait trouvé le mur détruit, les pierres en ayant été arrachées par les habitants peu de temps auparavant (1).

Le mur de la ville redescendait ensuite dans la plaine, sur le côté Est de l'Aspis. Nous avons reconnu le point précis où il venait se greffer sur l'enceinte de la citadelle (pl. V, X). Notons que, le long du mur X, on a trouvé deux fragments de tuiles estampillées, ayant porté l'inscription δαμόῖοι (2). Le terrain étant très abrupt sur le côté Sud-Est de l'Aspis, on comprend assez que le mur y ait disparu complètement. On ne sait donc pas en quel point il atteignait la plaine, et l'on n'a pas non plus retrouvé de segment de l'enceinte dans la plaine même. La seule indication que l'on ait encore sur le cours probable du mur, c'est qu'il a dû passer, selon Tite-Live, à environ 400 mètres du gymnase de Kylarabis; mais l'emplacement de ce gymnase demeure lui-même hypothétique (3).

La construction du mur de la ville a dû être un événement important dans l'histoire d'Argos; il serait intéressant d'en connaître la date. On admettra d'emblée qu'il ne peut être postérieur au V<sup>e</sup> siècle; mais la question est de savoir si la ville est demeurée sans enceinte pendant tout le siècle précédent. Or, nous voyons, en 520 (4),

traced along the crest of the neck which unites the projection with the mountain, and I observed an opening in the line of the ancient walls, which I conceive to mark precisely the position of the gate of Deiras».

(1) Ross, *op. laud.*, p. 207: « Die Richtung der alten Stadtmauer lässt sich auf der Bergseite noch recht wohl verfolgen. Ihre Reste... ziehen sich am südöstlichen Abhange des Bergfelsens hinauf und westlich um die Burg herum . . . , dann wenden sie sich nördlich durch das oben erwähnte Ravin und ziehen sich wieder am westlichen Rande des zweiten kleineren Hügels aufwärts. Hier sind die von der Mauer übrig gebliebenen Steine freilich in den letzt verflossenen Jahren weggeführt und zum Häuserbau verwandt worden; aber die durch Ausgrabung derselben entstandenen Vertiefungen bezeichnen noch ihre Richtung ».

(2) *BCH*, 1904, p. 429, nos 12, 13.

(3) Voir ci-après, p. 178.

(4) Cf. Wells, *JHS*, 1905, p. 193 et suiv.

le roi de Sparte Cléomène se retirer après avoir infligé une défaite écrasante aux Argiens non loin de leur ville, sans avoir seulement tenté de s'emparer d'Argos. Appelé à se justifier, il prétendit, selon Hérodote, avoir obéi à la volonté des dieux, qui s'était manifestée à lui de plusieurs manières. Les historiens ont compris depuis longtemps que ce récit ne mérite pas grande confiance. Le plus naturel est d'admettre que Cléomène, quoique vainqueur, ne pouvait prendre la ville, parce que les Spartiates, comme chacun sait, ignoraient l'art d'assiéger les places fortes. On croira donc qu'à l'époque de l'expédition de Cléomène, Argos était déjà entourée de murailles. La ville aurait eu son premier mur d'enceinte dès la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, tout comme Athènes avait déjà le sien sous Pisistrate. Mais ce mur n'est peut-être pas celui que nous connaissons. Une tranchée, creusée un peu au Nord de l'emplacement de la porte de la Deiras, a rencontré un soubassement de mur en tuf, parallèle au mur de calcaire observé par Leake. Il est donc possible que le mur de la ville du VI<sup>e</sup> siècle eût un socle en tuf, et que le socle de calcaire que nous connaissons appartienne à un nouveau mur, construit au V<sup>e</sup> siècle. Notons encore, à ce sujet, qu'on rencontre un fragment de mur en tuf, dans l'enceinte de l'Aspis, immédiatement au Sud de la tour V.

*Le Temple d'Apollon Pythien; le Temple d'Athéna et le Stade.* — Voici en quels termes Pausanias décrit la situation du temple d'Apollon Pythien : « Quand on monte vers l'acropole, on rencontre le sanctuaire d'Héra Akraia et le temple d'Apollon, qu'on dit avoir été construit à l'origine par Pythaeus qui venait de Delphes. La statue qu'on y voit à présent est de bronze et représente le dieu debout; on l'appelle Apollon Λειραδιώτης, parce que l'endroit s'appelle Λειράς... Au temple d'Apollon Λειραδιώτης sont contigus, d'une part, le sanctuaire d'Athéna dite la Clairvoy-

ante..., et, d'autre part, le stade, dans lequel on célèbre les jeux en l'honneur de Zeus Néméen, ainsi que les Héraia (1)».

D'après ce texte, les trois temples nommés par Pausanias doivent être situés au bord d'une route conduisant de la ville au sommet de la Larissa. On peut accomplir ce trajet de trois manières, dont une seule est bonne. Par le Sud, l'ascension est très difficile. Le chemin en zigzag, sur le versant qui regarde la ville, n'est pas moins fatigant: on ne doit guère s'en être servi qu'en cas de nécessité, vu qu'il assurait, quand la ville était assiégée, la communication la plus directe avec la citadelle. Reste un troisième chemin, qui est celui qu'on prend encore maintenant, et qui passe par la Deiras (v. la vignette en tête de l'article, p. 139). Ce chemin contourne la Larissa, en montant sur ses côtés Nord-Ouest et Ouest. Nous allons voir qu'il a été suivi par le périégète. Le premier sanctuaire qu'il signale sur sa route, est celui d'Héra Akraia. L'épithète d'Akraia, qui est d'un usage fréquent, vient de ce que le sanctuaire de la divinité ainsi surnommée se trouvait situé sur une hauteur, soit une pointe de rocher, soit un sommet bien accusé. Aussi a-t-on depuis longtemps identifié le site de l'ancien couvent de la Παναγία τοῦ βράχου (2) (pl. VI, VI) avec celui du temple d'Héra Akraia. Nous avons vainement cherché en cet endroit des restes de murs antiques; Fourmont (3) et Brandis (4) assurent cependant

(1) Paus., II, 24, 1: τὴν δὲ ἀκρόπολιν Λάρισαν μὲν καλοῦσιν . . . ἀνιόντων δὲ ἐς τὴν ἀκρόπολιν ἔστι μὲν τῆς Ἀκραίας Ἡρας τὸ ἱερόν, ἔστι δὲ καὶ ναὸς Ἀπόλλωνος, ὃν Πυθαεὺς πρῶτος παραγενόμενος ἐκ Δελφῶν λέγεται ποιῆσαι. τὸ δὲ ἄγαλμα τὸ νῦν χαλκοῦν ἔστιν ὀρθόν, Δειραδιώτης Ἀπόλλων καλούμενος, ὅτι καὶ ὁ τόπος οὗτος καλεῖται Δειράς . . . τοῦ Δειραδιώτου δὲ Ἀπόλλωνος ἔχεται μὲν ἱερὸν Ἀθηνᾶς Ὀξυδερκοῦς καλουμένης . . . , ἔχεται δὲ τὸ στάδιον, ἐν δὲ τὸν ἄγωνα τῷ Νεμείῳ Διὶ καὶ τῷ Ἡραῖᾳ ἄγουσιν.

(2) Dite plus communément Παναγία Κατεχουμένη ou Παναγία Κατακρυμμένη (Kophiniotis, *Iστορία τοῦ Ἀργοντος*, p. 42).

(3) Cf. ci-après, p. 162.

(4) Brandis, *Mittheil. üb. Griechenl.* (1842), p. 187: «Bruchstücke poly-

en avoir remarqué. De l'autre côté du ravin, sur le flanc Sud-Ouest de l'Aspis, nous avons relevé des vestiges de temples grecs, et notamment six inscriptions relatives au culte et à l'oracle d'Apollon Pythien (1). Nous remettons à plus tard la publication du plan et la description des restes d'édifices antiques rencontrés en ce lieu, ainsi que de la grande église byzantine qui avait pris leur place dès le V<sup>e</sup> siècle (pl. VI, VIII). Ici, nous nous bornerons à étudier ce qui se rapporte à la topographie d'Argos. Les fondations mêmes des temples d'Apollon et d'Athéna sont détruites; mais l'on peut, avec une quasi-certitude, reconnaître les terrasses sur lesquelles ils s'élevaient. Il ne reste pas d'inscription relative au culte d'Athéna; seules, une petite statuette de bronze et une idole en terre cuite représentant la déesse coiffée du casque témoignent de l'existence de son culte en cet endroit. Immédiatement à côté de l'emplacement du sanctuaire d'Apollon, il y a, à la base Ouest de l'Aspis, un espace de terrain bien aplani, convenant admirablement à un stade (pl. VIII; pl. VI, IX). On ne trouverait pas facilement à Argos un second terrain également propre au même usage, et, dans tous les cas, il n'y en a pas d'autre à proximité de l'emplacement du sanctuaire d'Apollon Pythien. Le stade de la ville ne peut donc avoir été que là, bien qu'il ne reste pas de traces de gradins taillés dans le roc. Le voisinage du stade et du sanctuaire d'Apollon est encore prouvé par le fait qu'on a trouvé, sur l'emplacement du sanctuaire, un fragment d'un bas-relief votif, représentant un aurige vainqueur debout sur son char.

Dans les mémoires manuscrits de Michel Fourmont, qui parcourut la Grèce entre 1728 et 1732, il est fait mention du stade d'Argos comme d'un monument encore existant.

gonischer Mauer daneben und in den Substructionen desselben deuten auf altes Bauwerk ».

(1) *BCH*, 1903, p. 270, n° 28; p. 277, n° 29; p. 278, n° 30. Les trois autres textes sont encore inédits.

Voici en quels termes Barbié du Bocage résume la description qu'en a laissée Fourmont: « En partant, au dire de ce voyageur, de la porte qui était à l'occident de l'ancienne Argos, on trouve d'abord une place qui paraît avoir été autrefois ornée de superbes bâtimens, dont on voit encore les fondemens. Cette place formait un carré long, dans la direction Nord et Sud; vingt-cinq pas plus loin, sur la droite, est un chemin qui mène à la citadelle, et, au bord de ce chemin montueux, s'élèvent quatre églises qui paraissent avoir été construites sur d'anciennes fondations. La première est dédiée à la Vierge, sous le nom de *Panaghia*; elle est assise sur les fondations d'un édifice spacieux, que Fourmont prend pour le temple de Junon dont parle Pausanias; la seconde, à trente pas au-delà, est plus petite; il la croit située sur l'emplacement du temple d'Apollon Diradiotes; la troisième, sous l'invocation de Saint-Jean Prodromos . . ., est petite; Fourmont pense y reconnaître le temple de Minerve aux bons yeux. La quatrième est fort peu de chose. A la suite de ces quatre édifices religieux, vient le stade, l'un des moins beaux que ce voyageur ait vus dans la Grèce; on n'y compte que douze rangs de sièges. La place où venaient s'asseoir les juges n'a rien qui doive surprendre » (1).

On sait que la bonne foi de Fourmont est suspectée, et pour cause. Il est d'abord impossible de comprendre le résumé de sa description, si l'on admet que la porte d'où il part ait été à l'occident de la ville. La place, ornée de superbes bâtiments dont il aurait vu les fondations, ne pourrait être, ce semble, que l'ancienne agora. Mais, en ce cas, il aurait été seul à la voir. On ne peut nier cependant que Fourmont place le stade à peu près à l'endroit même où il doit être cherché. Trois des quatre églises, situées d'après lui au bord du chemin qui conduit à la citadelle, n'existent plus. Celle qui est dédiée aujour-

(1) Barbié du Bocage, *Description topographique et historique de la plaine d'Argos*, p. 91 et suiv.

d'hui à St Jean-Baptiste se trouve dans la ville même: elle a été construite au XIX<sup>e</sup> siècle. Quant à l'église de la Panaghia, mentionnée par Fourmont, ce ne peut être que celle du monastère du même nom. En conséquence, le chemin qu'il a suivi pour se rendre à la citadelle doit être à peu près le même que l'on suit encore maintenant. Or, ce chemin passe juste à côté de l'emplacement du stade antique. Dans ces conditions, il est très difficile de déterminer si Fourmont a vu vraiment une partie des gradins du stade. La chose en soi n'aurait rien d'impossible. On ne saurait alléguer contre Fourmont l'autorité de Des Moulceaux qui écrit: «On ne peut distinguer les Ruïnes du Temple de Minerve, ny celles du Stadium, qui, par un côté, étoit appuyé sur le pied de la Montagne» (1); car il ressort du contexte que l'auteur cherchait le stade du côté Est de la Larissa, et non loin du théâtre. On peut, d'autre part, alléguer en faveur de Fourmont le témoignage de Puillon Boblaye, qui écrivait en 1836: «Au Nord-Ouest, entre les deux citadelles, et près du stade, dont on reconnaît encore l'enceinte, s'ouvrait la porte de Diras qui conduisait vers Mantinée» (2). Si l'enceinte du stade était encore visible, il y a soixante-dix ans, pourquoi une partie des gradins n'aurait-elle pas existé encore, un siècle auparavant? La question n'en reste pas moins indécise.

Pausanias dit qu'Apollon portait à Argos, outre le surnom de Πυθαεύς, celui de Δειραδιώτης, d'après l'endroit où était situé son sanctuaire. Les deux appellations, Πυθαεύς et Δειραδιώτης, se rencontrent dans des textes épigraphiques encore inédits. Ailleurs, Pausanias parle encore à deux reprises de la Deiras. «Le chemin qui conduit d'Argos à Mantinée», dit-il, «n'est pas le même que celui qui va à Tégée, mais part de la porte voisine de la Deiras» (3),

(1) *Op. laud.*, V, p. 475.

(2) Puillon Boblaye, *Recherches géographiques sur les Ruines de la Morée*, p. 44.

(3) Paus., II, 25, 1: ἀπὸ τῶν πυλῶν τῶν πρὸς τῇ Δειράδι.

et un peu plus loin: « Un autre chemin, qui part aussi de la porte voisine de la Deiras, conduit à Lyrkeia » (1). Les chemins de Mantinée et de Lyrkeia existent encore aujourd’hui: ils partent de l’endroit où la porte de la ville devait être placée, et que surplombait immédiatement le temple d’Apollon Pythien. Nous savons donc maintenant assez exactement quel est le lieu désigné sous le nom de Δειράς. Mais, pourra-t-on se demander, le nom de Δειράς s’appliquait-il proprement au ravin qui sépare l’Aspis de la Larissa, ou bien, comme d’aucuns l’ont dit, au flanc de l’Aspis qui domine le ravin? C’est à l’étymologie de trancher cette question. Δειράς paraît être dérivé et synonyme de δειρή, et signifier par conséquent gorge, col (*fauces, neck*), défilé, passage resserré entre deux hauteurs. Voici comment le mot est expliqué dans le lexique d’Hésychius: Δέρα· ὑπερβολὴ ὅρους. Δέραι· αἱ συνάγκειαι· Λάκωνες. Δειράδας· τὰς νάπας· ἡ τὰς φάραγγας. Δειράδες· αὐχένες καὶ . . . (2) τραχηλοειδεῖς τῶν ὁρῶν. Il est vrai que les termes δειρή et δειράς, qui appartiennent d’ailleurs exclusivement au langage poétique, ne sont pas toujours employés dans leur sens étymologique, mais s’appliquent souvent, tout comme le latin *jugum*, d’une façon générale, aux sommets, aux hauteurs rocheuses de la montagne. De là une série d’autres gloses dans Hésychius: Δέρα· τὰ σιμὰ τῶν ὁρῶν. Δειράδας· ἔξοχάς, κορυφάς. Δειράδες· ἔξεχοντα μέση. Δειράρ· κορυφή. Δειρός· λόφος· καὶ ἀνάντης τόπος. Mais il convient, en bonne critique, d’attribuer au mot son sens premier et étymologique, lorsqu’il est employé comme dénomination topographique. Notons que le mot δειράς se rencontre ailleurs pour désigner un lieu-dit. On trouve: Δειράδες, dème de la tribu Léontis en Attique; Δειράς, endroit de Mykonos où l’on sacrifiait à Dionysos (3); et Δέρρα ou Δέρειον, région du Taygète, non loin de Sparte, où il y avait un temple d’Artémis Δερεάτις. Malheureusement,

(1) Paus., II, 25, 4.

(2) Il manque ici dans le texte un mot signifiant *passages*.

(3) Dittenberger, *Syll.*, 615, l. 27.

la situation exacte de ces trois localités est inconnue. Si nous nous sommes étendu sur la question de la situation exacte de la *Δειράς* argienne, c'est que ce point a son importance pour la topographie de la ville et qu'il a été vivement controversé. Ross (1), Vischer (2) et Bursian (3) ont reconnu, comme nous, la *Δειράς* de Pausanias dans le ravin même; Leake (4) et Curtius (5), au contraire, ont assigné ce nom à la colline que nous appelons l'Aspis.

C'est ici qu'il convient de démontrer que le nom d'*Aspis* s'applique bien à la colline du Prophète Élie. Le mot *ἀσπίς* désigne ce bouclier rond et métallique qui est une arme spécialement argienne; or, le mamelon en question a bien la forme bombée d'un bouclier. C'est cette ressemblance frappante qui a permis à beaucoup de voyageurs de reconnaître l'Aspis au premier coup d'œil. Le même nom est porté aussi: par un promontoire de la côte africaine qui paraît affecter pareillement la forme d'un bouclier rond; par quelques petites îles; et par l'acropole d'Arkésiné (Argos). La forme de cette dernière ne rappelle cependant pas celle d'un bouclier, ce qui a suggéré à Ross la très juste remarque que son nom lui avait été donné par des colons venus d'ailleurs (6). L'Aspis d'Argos ne se trouve mentionnée que dans trois passages de Plutarque, qui méritent d'être étudiés attentivement. Dans la *Vie de Pyrrhos*, l'auteur dit que, lorsque l'armée du roi d'Épire fut entrée de nuit et inopinément dans la ville et qu'elle eut occupé l'agora, les Argiens se concentrèrent sur l'Aspis (7). Dans la *Vie de Cléomène*, le même auteur raconte le brillant

(1) Ross, *Reisen und Reiserouten in Griechenl.*, I, p. 130, n° 126.

(2) Vischer, *Erinner. und Eindr. aus Griechenl.*, p. 318.

(3) Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, II, p. 50, n. 2.

(4) Leake, *Travels in the Morea*, II, p. 400.

(5) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 350.

(6) Ross, *Reisen auf den griech. Inseln*, II, p. 47.

(7) Plut., *Pyrrh.*, 32: οἱ Ἀργεῖοι . . . πρὸς τὴν Ἀσπίδα καὶ τοὺς ὄχυροὺς τόπους ἀνέθεον . . ., ἥδη δὲ διαλάμποντος, ἦ τε Ἀσπίς ὅπλων περίπλεως πολεμίων ὀφθεῖσα τὸν Πύρρον διετάραξε κτλ.

coup de main par lequel le roi de Sparte se rendit maître d'Argos en 225. Ayant appris que les Achéens étaient réunis à Argos pour y célébrer les Némeia, « il amena de nuit », dit l'historien, « son armée sous les murs, et, ayant occupé la partie de l'Aspis située au-dessus du théâtre, terrain âpre et d'un accès difficile, il inspira une telle terreur aux habitants qu'aucun d'eux ne songea à la défense, mais qu'ils acceptèrent de recevoir une garnison, de donner vingt otages et de devenir alliés des Lacédémoniens sous l'hégémonie de Cléomène » (1). Sur la foi de ce texte, beaucoup ont cru qu'on appelait Aspis cette partie du flanc Sud de la Larissa qui domine le théâtre antique. Et quelques savants qui connaissaient le terrain, tels que Curtius (2) et Bursian (3), se sont prononcés en ce sens. Leur interprétation se heurte cependant à de graves difficultés. Au-dessus du théâtre, le terrain est par trop abrupt: il serait matériellement impossible d'y placer une armée, ou même d'y faire tenir pendant quelques heures un corps de troupes un peu considérable. Pas plus que les citoyens d'Argos qui s'apprêtèrent à résister à Pyrrhos, les soldats de Cléomène n'ont pu s'y concentrer. Autre embarras: l'endroit qui domine le théâtre est à l'intérieur des murs de la ville; or, Plutarque ne dit pas que Cléomène eût franchi le mur à l'improviste, entreprise difficile que l'histoire n'eût pu passer sous silence si elle avait été exécutée avec succès. La solution du problème a déjà été à peu près indiquée par Bursian: il observe que, si l'on veut que la col-

(1) Plut., *Cleom.*, 17: νυκτὸς ἦγε πρός τὰ τείχη τὸ στράτευμα καὶ τὸν περὶ τὴν Ἀσπίδα τόπον καταλαβὼν ὑπὲρ τοῦ θεάτρου χαλεπὸν ὅντα καὶ δυσπρόσοδον, οὕτως τοὺς ἀνθρώπους ἐξέπληξεν κτλ.

(2) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 354: « In flachem Relief, gerade der Stadt zugekehrt (non loin du théâtre), ist ein Reiter dargestellt, mit grossem argivischem Rundschilde auf eine Amphora zureitend, um welche sich eine Schlange emporringelt. Schlange wie Schild deuten auf den alten Namen dieser Gegend, welche Aspis hieß » (!!).

(3) Bursian, *Geogr. von Griechenl.*, II, p. 52: « . . . auf dem südlichsten Theile des Rückens der Larisa, der den Sondernamen *Aspis* geführt zu haben scheint ».

line du Prophète Élie soit l'*Aspis* de Plutarque, il faut admettre aussi que cet auteur a confondu le théâtre avec le stade. Or, quand on y réfléchit, c'est, en effet, au stade que Cléomène a dû trouver les Argiens réunis; car c'est là que se célébraient les jeux néméens, comme Pausanias vient de nous le dire. Cependant, il n'y a pas lieu d'imputer à Plutarque une confusion; car le mot *θέατρον*, qui s'applique, dans son sens premier et restreint, à l'ensemble des sièges réservés à des spectateurs, se disait dans l'antiquité également bien en parlant d'un théâtre et d'un stade. C'est ce qui se peut démontrer par une inscription et par un texte littéraire, datant tous deux du IV<sup>e</sup> siècle. Dans un décret attique de 330/29 (1), un certain Eudémos est loué publiquement pour avoir contribué de ses deniers à la construction «du stade et du théâtre panathénaïque»; entendez: «de l'arène et des gradins du stade où l'on célébrait les jeux panathénaïques». Il est vrai que C. Curtius a proposé d'intervertir ici l'ordre des mots, de façon à lire: «du stade panathénaïque et du théâtre»; mais ce changement, bien qu'il soit admis comme plausible par M. Dittenberger, est au fond absolument injustifié. Un texte de Xénophon n'est pas moins décisif. Il y est dit que les Éléens et les Arcadiens se livrèrent un combat à Olympia, dans le téménos de Zeus même, «entre le bouleutérion et le sanctuaire d'Hestia et le théâtre qui en dépend» (2). Ici, il s'agit évidemment du stade; car il n'y a jamais eu à Olympie de théâtre, dans le sens ordinaire du mot (3). Plutarque ne semble donc pas avoir commis une confusion: on peut, sans forcer le sens

(1) *IG*, II, 176 = Dittenberger, *Syll.*, 151, l. 14 et suiv.: . . . καὶ νῦν ἐπιδέδωκεν εἰς τὴν ποίησιν τοῦ σταδίου καὶ τοῦ θεάτρου τοῦ Παναθηναϊκοῦ χίλια ζεύγη . . .

(2) Xen., *Hell.*, VII, 4, 31: ἐπεὶ μέντοι κατεδίωξαν εἰς τὸ μεταξὺ τοῦ βουλευτηρίου καὶ τοῦ τῆς Ἐστίας ιεροῦ καὶ τοῦ πρὸς ταῦτα προσήκοντος θεάτρου . . .

(3) Philostr., *Vit. Apoll.*, V, p. 88: . . . τραγῳδίαν δ' ἐπαγγεῖλαι καὶ κιθαρῳδίαν ἀνδράσιν (sc. Ὀλυμπίοις), οἵς μήτε θέατρόν ἔστι μήτε σκηνὴ πρὸς τὰ τοιαῦτα, στάδιον δὲ αὐτοφυές . . .

du mot, admettre que, dans son texte, θέατρον s'applique au stade d'Argos. Du coup, tout son récit devient clair au point de vue topographique. Cléomène vient de Corinthe; il s'approche pendant la nuit de l'Aspis et monte jusqu'au pied du mur, qu'il ne franchit pas. Il contourne ensuite la citadelle et longe la face extérieure du mur qui reliait la tour V à la porte de la Deiras. Il paraît ainsi avec ses troupes juste au-dessus du stade. Il faut se représenter les Spartiates arrivant là à la pointe du jour, au moment où les spectateurs affluent par la porte voisine. Surpris de la sorte, ceux-ci se trouvaient à la merci de l'ennemi, qui, par surcroît, leur coupait la retraite en occupant la porte de la Deiras. On comprend donc que les Argiens aient été forcés de se soumettre et de passer par toutes les conditions qu'il plut à Cléomène de leur imposer. Un an après, la ville se soulève et assiège la garnison lacédémonienne. Le roi vole au secours des siens et réussit à pénétrer dans l'enceinte de la ville, en forçant l'entrée des galeries qui donnaient accès à l'acropole de l'Aspis (1). Maître de cette position, il dirige aussitôt une attaque contre le centre de la ville. Il disperse les défenseurs des rues étroites à l'aide de ses archers crétois et parvient à occuper certains édifices situés dans la plaine. Mais il s'aperçoit alors que, tandis que les Argiens se défendent encore, la phalange d'Antigone, arrivée de Corinthe, commence déjà à descendre des hauteurs voisines de Mycènes. La cavalerie ennemie s'approche à fond de train. Désespérant, dans ces conditions, de vaincre à temps la résistance de ceux de la ville, Cléomène rassemble ses troupes, *descend*, dit Plutarque, en toute sûreté, et part *le long du mur* (2). Le lecteur n'a pas de peine à comprendre que le roi descendit de l'Aspis, puisque c'était elle qu'il avait d'abord occupée. Mais le long de quel mur

(1) Plut., *Cleom.*, 21: ἐκκόψας δὲ τὰς ὑπὸ τὴν Ἀσπίδα ψαλίδας ἀνέβη.

(2) *Ibid.*,: συναγαγὸν ἀπαντας πρὸς αὐτὸν ἀσφαλῶς κατέβη καὶ παρὰ τὸ τεῖχος ἀπηλλάττετο . . .

défila-t-il? C'est ce que Plutarque ne dit pas. Ce détail, qu'il est d'ailleurs excusable d'avoir omis, se trouvait certainement dans la source historique, plus explicite et plus détaillée, où il puisait le récit des actions militaires de Cléomène. Connaissant la topographie d'Argos, nous pouvons débrouiller la question. Cléomène prend le chemin de Sparte pour rentrer dans ses foyers. Le soir même, nous dit Plutarque, il était déjà à Tégée. Cela n'est pas de tout point impossible, mais semble pourtant bien étonnant; car le bon sens indique que, dans la situation où il se trouvait, Cléomène n'a pu prendre la route de Tégée, laquelle va dans la direction du Sud (1): en ce cas, il aurait dû marcher pendant deux heures au moins en plaine, si bien que la cavalerie ennemie l'eût sûrement rejoint. Le hasard a voulu que Polybe nous renseignât ici d'une façon plus précise que Plutarque: Cléomène est rentré à Sparte, non pas directement par Tégée, mais par la route de Mantinée (2). Or, on sait que le chemin de Mantinée partait de la porte de la Deiras. Pour le prendre, étant donné qu'il se trouvait sur l'Aspis, Cléomène devait suivre le mur allant de la tour V (pl. V) à la Deiras, c'est-à-dire le même mur qu'il avait longé, un an auparavant, lorsqu'il parut inopinément, avec son armée, au-dessus du stade. Il se trouva ainsi hors de vue et d'atteinte, au bout d'une demi-heure de marche.

L'étude des trois passages de Plutarque prouve donc très clairement que c'est bien la colline du Prophète Élie qui portait le nom d'Aspis.

*L'agora.* — Pausanias nous fournit, outre une description assez détaillée de l'agora d'Argos, le moyen d'en déterminer à peu près l'emplacement par rapport au théâtre. Il parle, en effet, du théâtre au beau milieu de sa descrip-

(1) Paus., II, 24, 6 et suiv.

(2) Polyb., II, 53: ποιούμενος τὴν πορείαν διὰ Μαντινείας, οὗτος ἐπανῆλθεν εἰς τὴν Σπάρτην.

tion de l'agora, c'est-à-dire qu'il quitte l'agora pour s'y rendre, et revient ensuite du théâtre à l'agora (1). L'agora était donc fort peu éloignée du théâtre, si même elle n'y touchait pas.

Comme il fallait s'y attendre, Pausanias fait faire à ses lecteurs le tour entier de l'agora. Il entre dans la ville par une porte qui tirait son nom du sanctuaire voisin d'Ili-thyia (2). Immédiatement après, il passe près du temple d'Apollon Lykeios (3), lequel était sur l'agora, comme nous le savons par ailleurs (4). A la fin de son énumération des sanctuaires attenant à l'agora, il revient à celui d'Ili-thyia (5): il se retrouve donc à son point de départ. Au delà, dit-il, est un temple d'Hékaté (6). Il se rend ensuite au gymnase de Kylarabis (7), dont nous savons qu'il était en dehors de la ville. Le temple d'Hékaté semble donc avoir été situé entre l'agora et le gymnase, et tous les temples et sanctuaires énumérés par Pausanias (II, 19, 3-22, 7) sont sur le pourtour de la place du marché. Restent à résoudre deux questions capitales: Dans quel sens le périégète fait-il le tour de la place? Et, secondement, quelle est la situation approximative de la porte d'Ili-thyia? Nous commencerons par le second problème.

Pausanias vient de Mycènes; il suit la grande route de Mycènes à Argos. On sait que cette route n'existe plus aujourd'hui: Mycènes, ne présentant plus qu'un intérêt archéologique, est maintenant reliée simplement par une route latérale à la chaussée d'Argos à Corinthe. Le tracé de l'ancienne route de Mycènes à Argos n'a pas encore été

(1) Paus., II, 20, 7: ὅπερ δὲ τὸ θέατρον Ἀφροδίτης ἐστὶν ἵερόν . . . — 21, 1: κατελθοῦσι δὲ ἐντεῦθεν καὶ τραπεῖσιν αὖθις ἐπὶ τὴν ἀγοράν.

(2) Paus., II, 18, 3: ἐπὶ πύλην ἵξεις καλουμένην ἀπὸ τοῦ πλησίον ἱεροῦ· τὸ δὲ ἱερόν ἐστιν Εἰλειθυίας.

(3) Paus., II, 19, 3 et suiv.

(4) *Schol. Eur. Electra*, 6: . . . τοῦ ἱεροῦ τοῦ Ἀπόλλωνος, ὅπερ ἀρχαιότατόν ἐστιν κατὰ τὴν ἐν τῷ Ἀργείῳ ἀγοράν.

(5) Paus., II, 22, 7.

(6) Paus., II, 22, 8.

(7) *Ibid.*,: ἐρχομένῳ δὲ ὁδὸν εὐθεῖαν ἐς γυμνάσιον Κυλάραβιν . . .

déterminé; mais nous verrons, en analysant la description de Pausanias, qu'on y peut trouver une indication précieuse à ce sujet. Il n'est pas exact de vouloir conclure, comme l'a fait Frazer, de l'ordre suivi par Pausanias, que la route de Mycènes à Argos passait par l'Héraion (1). Au contraire, celle-ci a dû être directe, et l'Héraion n'y doit avoir été relié que par un chemin latéral. Elle est jalonnée, d'après Pausanias, par trois monuments, dont aucun ne nous est connu. Ce sont: un hérôon de Persée, le tombeau de Thyeste, et un sanctuaire de Déméter Mysia. Pausanias passe ensuite l'Inachos, voit sur l'autre rive un autel d'Hélios, et arrive à la porte d'Ilithyia (2). Le chemin parcouru se trouve donc presque tout entier sur la rive gauche de l'Inachos. Or, si Pausanias a traversé l'Inachos non loin de la ville, cela implique nécessairement qu'il y est entré plutôt du côté Est que du côté Nord. On remarquera aussi qu'il ne mentionne pas le Charadros. Aujourd'hui, comme la jonction des deux fleuves se trouve au Sud d'Argos, il est impossible au voyageur venant de Mycènes, quelque chemin qu'il prenne, de pénétrer dans la ville sans franchir le Charadros. Mais le cours de ce torrent n'est plus le même que dans l'antiquité: on peut voir encore aujourd'hui un ancien lit du Charadros, qui rejoignait celui de l'Inachos à l'Est de la ville (3). Pausanias n'a apparemment pas passé le Charadros: c'est donc une raison de plus de croire qu'il est entré dans Argos, non du côté Nord, comme on a pu le supposer, mais du côté Est. Aussi bien, la porte et le temple d'Ilithyia ne peuvent avoir été situés très loin du théâtre, puisque tous les deux étaient attenants, ou peu s'en faut, à l'agora.

Pour trancher la seconde des deux questions soulevées

(1) Paus., II, 17, 1: Μυκηνῶν δὲ ἐν ἀριστερῷ πέντε ἀπέχει καὶ δέκα στάδια τὸ Ἡραῖον . . . — 18, 1: ἐκ Μυκηνῶν δὲ ἐς Ἀργος ἐρχομένοις . . .

(2) Paus., II, 18, 3.

(3) Kophiniotis, *Iστορία τοῦ Ἀργοῦ*, p. 51: « Οἱ δύο οὔτοι χείμαρροι ἀλλοτε ἥνοῦντο κάτωθεν τῆς Ἀσπίδος, σήμερον ὅμως ἔνοῦνται κατὰ τὴν θέσιν Καιρακάκτου. »

plus haut, il suffirait de fixer la place d'un seul des édifices de l'agora nommés par Pausanias avant ou après le théâtre. Or, immédiatement avant de le mentionner, Pausanias parle du *κριτήριον*, qui est connu aussi par d'autres sources. Reprenant une idée de Curtius (1), M. Eduard Meyer a trouvé d'excellentes raisons pour placer le *κριτήριον*, ou *πρών*, sur la terrasse soutenue par le gros mur polygonal qui est au Nord du théâtre (pl. VI, III) (2). Si l'on accepte ses conclusions (3), il s'ensuit que Pausanias énumère les édifices de l'agora dans l'ordre suivant: côté Nord, côté Ouest, côté Sud, côté Est (4).

Ceci établi, tâchons de nous représenter l'agora d'Argos. Donnons, faute de mieux, à la place du marché une forme toute schématique, celle d'un carré, et plaçons successivement, sur ses quatre côtés, les différents sanctuaires qui sont énumérés par Pausanias. Il est évident que leur alignement a dû être, dans la réalité, moins régulier, et leur groupement plus pittoresque. Mais on ne s'en fera pas moins de la sorte une idée approchée de la situation relative de chaque sanctuaire (voir la figure 6 sur la feuille ci-jointe).

La moitié Nord de l'agora est recouverte par les maisons et les terrains vagues de la ville; la moitié Sud se trouve en dehors du périmètre de l'agglomération actuelle. Nous avons tenté de retrouver quelques-uns des édifices qui bordaient la place du côté Sud. Dans les champs qui se trouvent à l'Est de la route de Myli, nous avons découvert, en meilleur état qu'on ne s'y serait attendu, à une profondeur variant de 2<sup>m</sup> à 2<sup>m</sup> 70, des colonnades et des murs entourant

(1) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 357.

(2) Ed. Meyer, *Forsch.*, I, p. 101 et suiv.

(3) La terrasse en question a été déblayée en juin 1906. On ne saurait exposer ici les résultats de ces recherches. Disons seulement qu'elles n'infirment en rien l'hypothèse de M. Ed. Meyer.

(4) Gurlitt (*Ueber Pausanias*, p. 81), pour des raisons auxquelles nous ne saurions reconnaître aucun poids, admet que Pausanias fait le tour de l'agora dans le sens inverse.

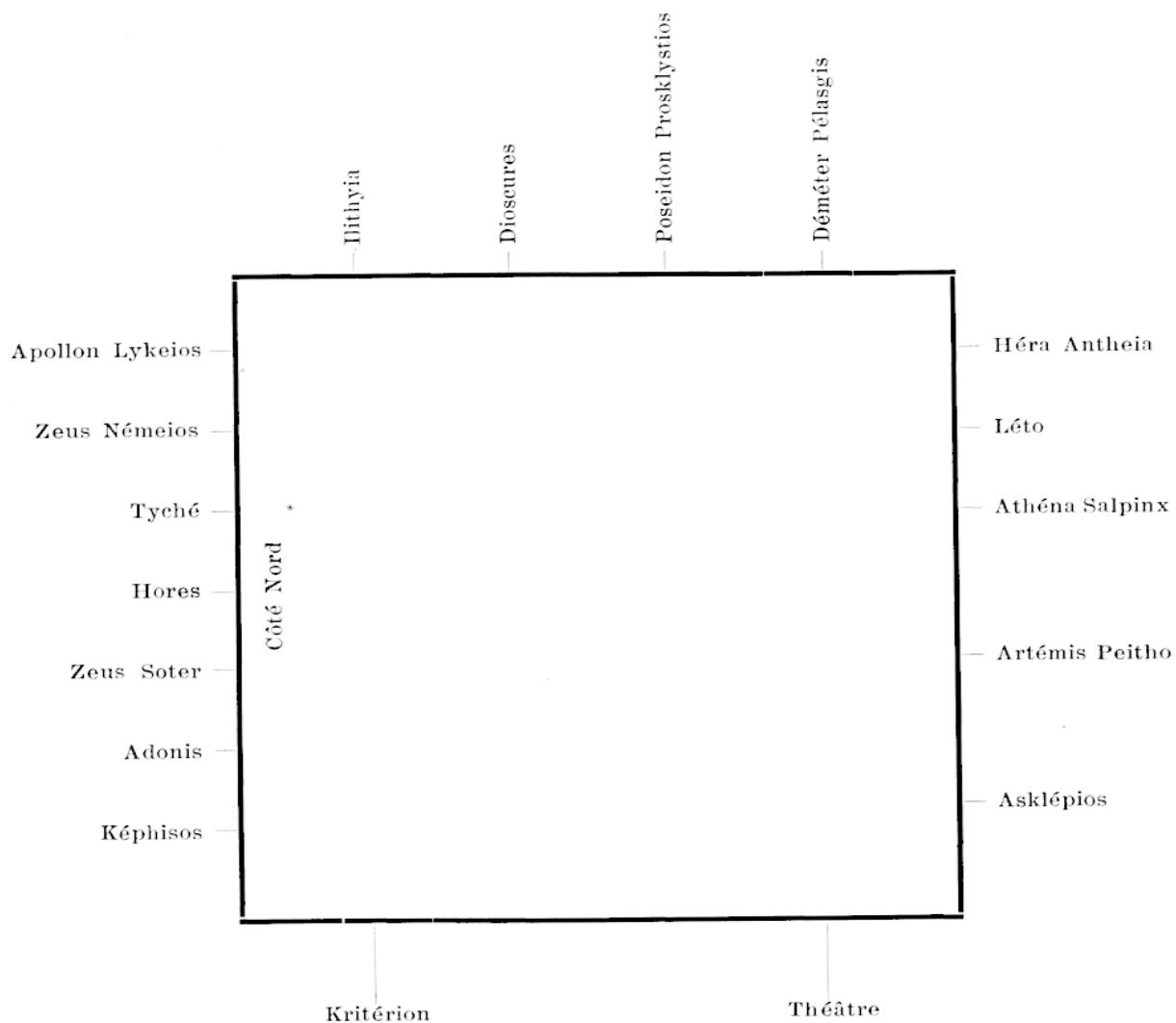


Fig. 6.

un vaste espace de terrain: c'était le marché ou l'un des marchés de la ville (pl. VI, X).

Ce marché affectait la forme d'un quadrilatère quelque peu irrégulier. Sur son côté Nord, il était bordé par un stylobate, long de plus de 100 mètres, sur lequel reposaient cinquante-trois colonnes placées de deux en deux mètres. On a dû se contenter provisoirement de s'assurer par différents sondages de la direction et de la longueur du stylobate, pour en déblayer ensuite les deux extrémités sur une longueur d'une dizaine de mètres de chaque côté. La fig. 7 en représente l'extrémité Ouest. Les colonnes sont en tuf,

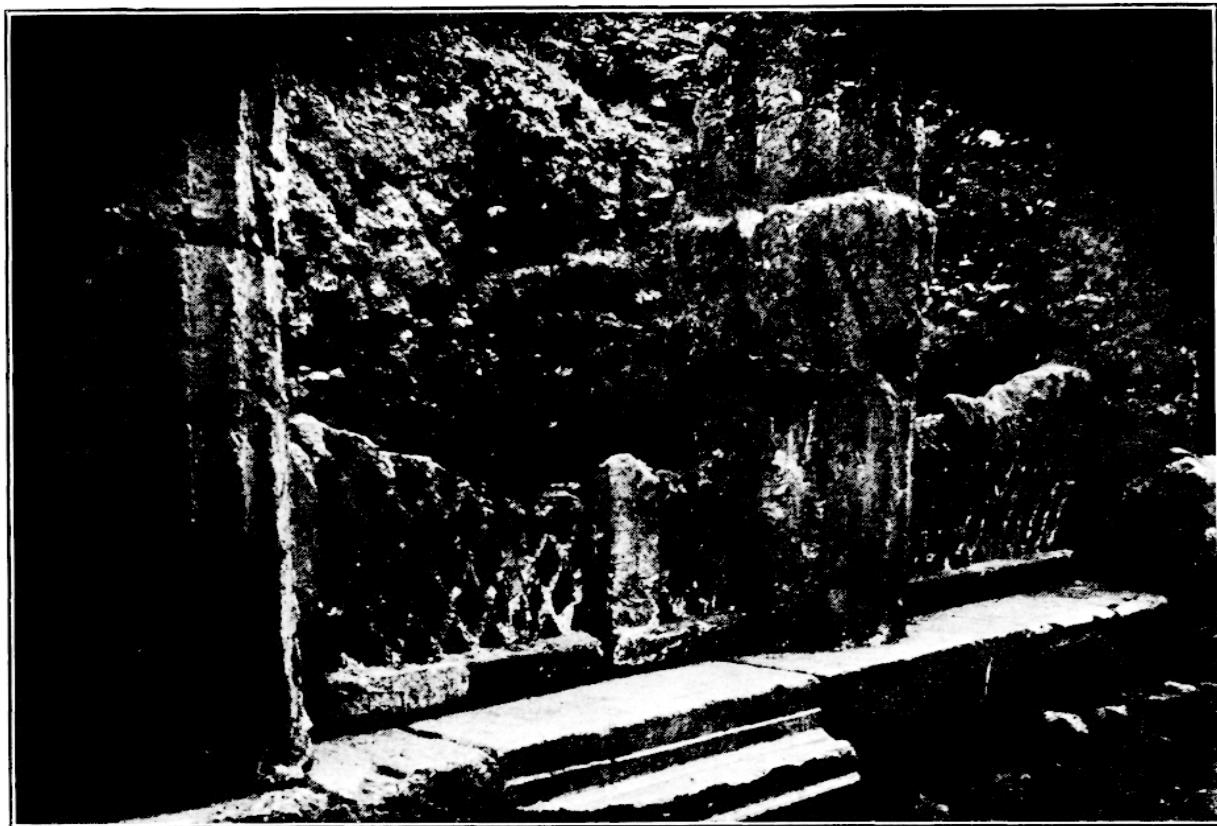


Fig. 7.

d'ordre dorique et à vingt cannelures; leur diamètre est de  $0^m\cdot65$ , l'entrecolonnement de  $1^m\cdot40$ . Les quatre premières colonnes, à partir de l'extrémité Ouest du stylobate, étaient encore debout, dans leur position première; elles atteignaient

respectivement une hauteur de 1<sup>m</sup>.83, 1<sup>m</sup>.85, 2<sup>m</sup>.05, 1<sup>m</sup>.67 (1). Elles étaient reliées entre elles par des barrières en tuf, hautes de 0<sup>m</sup>.84; plus loin, ces barrières étaient remplacées par de petits murs en briques. L'accès du marché était donc défendu au public sur tout le côté Nord. A l'extrémité Est du stylobate Nord, il n'existe plus de colonnes. Le stylobate est en calcaire, et repose sur un soubassement en tuf, qui a 0<sup>m</sup>.75 de haut. Il porte des traces de réparations, comme on peut le voir sur notre fig. 7, et contient par endroits des blocs ayant fait partie à l'origine d'autres édifices. Les barrières qui reliaient les quatre premières colonnes étaient aussi des pièces remployées. Les colonnes avaient été à plusieurs reprises blanchies à la chaux. Tout indique que le marché a été très longtemps en usage.

Sur son côté Est, il était bordé par un stylobate qui a été déblayé tout entier. Il est long de près de 24 mètres, et il forme avec le stylobate Nord un angle parfaitement droit (fig. 8). Il est en calcaire, et construit avec grand soin. Il repose sur un soubassement de tuf, composé de cinq assises, d'une hauteur totale de 1<sup>m</sup>.36. Les colonnes y étaient au nombre de douze; elles ont disparu, mais non sans laisser des traces visibles sur le stylobate. Très probablement, c'est de ce côté que se trouvait l'entrée du marché. Comme la colonnade Est a des fondations bien plus solides que la colonnade Nord, elle doit avoir porté un entablement plus lourd et plus imposant, qui convenait à la façade de l'édifice.

Du côté Sud, le marché est limité par un mur en calcaire, épais de 0<sup>m</sup>.70, formant un angle de 100 degrés avec le stylobate Est. Ce mur a été déblayé sur une longueur de 10 mètres seulement.

Du côté Ouest, les limites du marché n'ont pu encore être fixées.

(1) Elles ont été renversées et brisées par malveillance, entre septembre 1904 et juin 1906.

A l'intérieur des colonnades, on n'a pas trouvé de traces de dallage.

L'inscription en l'honneur d'un agoranome, qui est gravée sur le stylobate Nord; un fragment d'un édit relatif à la vente de l'huile; un étalon de mesures, portant le nom des agoranomes (1), montrent suffisamment que nous avons



Fig. 8.

incontestablement affaire au marché ou à l'un des marchés de la ville. Ces monuments ne nous renseignent toutefois aucunement sur la date de sa fondation.

Nous avons tenté d'explorer les abords du marché que nous avions découvert.

En sondant le terrain, à 27 mètres au Nord de l'extrémité

(1) *BCH*, 1904, p. 427, n°s 8-10.

Ouest du stylobate septentrional, nous avons rencontré, sinon des traces de murs, du moins les restes d'un pavage en ciment rose, à 1 mètre de profondeur, et d'un autre en cailloux, à 2<sup>m</sup>.20 de profondeur. Il semble donc bien évident qu'on se trouve là sur la place même de l'agora. Il a été trouvé également, de ce côté, une partie d'une grande base monumentale. Elle se compose de deux assises de tuf, hautes ensemble de 0<sup>m</sup>.715. L'assise supérieure a été découverte

à 2<sup>m</sup>.30 de profondeur. On y a trouvé aussi le fragment d'antéfixe en terre cuite peinte représenté ci-contre (fig. 9).

Devant le stylobate Est, on a constaté l'existence d'un dallage en gros blocs de calcaire. Il y avait donc de ce côté une rue ou une place publique. Près de l'angle Nord-Est du mar-

ché, on a trouvé deux bases de statues, qui sont visibles au premier plan sur notre fig. 8. Non loin de là ont été trouvées: une main d'une statue de marbre, qui tenait un bâton ou un rouleau, et une inscription de l'époque de Trajan, relative à l'érection de la statue d'un magistrat romain (1). Enfin, on a découvert au même endroit deux fragments de torses de femmes drapées, en calcaire bleu, de grandeur demi-naturelle.

Au côté Sud de la place, on n'a pu sonder le terrain. Il semble probable qu'un édifice ou un mur voisin, antérieurement existant, a dû amener l'architecte à donner au marché la forme irrégulière qu'il affecte de ce côté.

(1) *BCH*, 1904, p. 424 et suiv., n° 7.

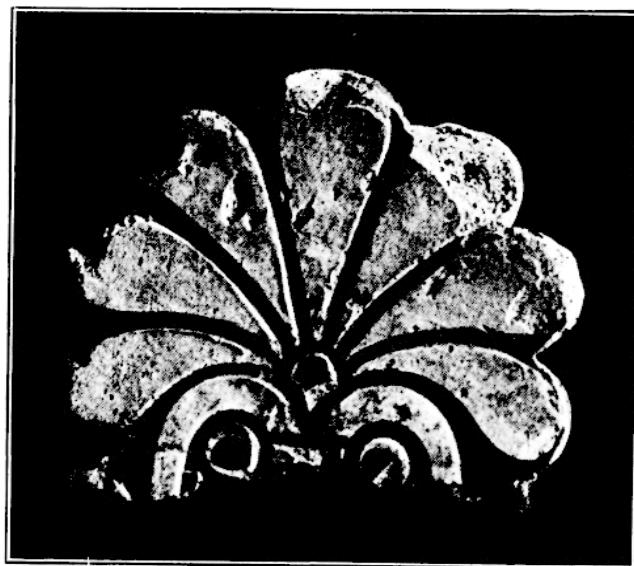


Fig. 9.

A l'Ouest enfin, le stylobate Nord du marché se heurtait à l'angle Sud-Est d'un édifice en pierre calcaire, situé à un niveau plus élevé de 0<sup>m</sup>.90. Cet édifice est très probablement un des temples nommés par Pausanias après le théâtre. Une de nos tranchées en a rencontré le stylobate, dont les blocs, larges de 0<sup>m</sup>.84, reposent sur deux marches de calcaire, hautes de 0<sup>m</sup>.28 chacune, et sur une assise de tuf, haute de 0<sup>m</sup>.70. Les blocs du stylobate étaient reliés par des ferrments en forme de  $\mathfrak{I}$ . A l'intérieur de ce temple présumé, on a trouvé une inscription d'époque romaine (1), et neuf blocs et fragments de blocs, provenant d'une frise à triglyphes et métopes. Toute cette région, comme d'ailleurs le terrain environnant, est sillonnée de murs byzantins dont les fondations plongent d'ordinaire aussi bas que les murs anciens. Il y a donc des chances pour qu'une partie des pierres antiques trouvées dans les murs byzantins ou aux environs proviennent d'autres édifices antiques, situés dans le voisinage. Les triglyphes et métopes, étant en tuf, n'appartiennent probablement pas au temple de calcaire; étant données leurs dimensions, elles ne proviennent pas non plus du marché. Elles nous paraissent dater du Ve siècle. Les tympans des métopes étaient anciennement décorés d'objets, aujourd'hui disparus, suspendus à des clous de métal.

Nous disions que le temple de calcaire et le marché font sans doute partie des constructions qui bordaient la place de l'ancienne agora du côté Sud. Or, en prolongeant la ligne du stylobate Nord du marché dans la direction Est, on arrive exactement à l'endroit (maison de Νικόλαος Ψιρούάννης, pl. VI, XII) où ont été trouvés, vers la fin de l'année 1901, un grand nombre de tambours de colonnes en tuf, une statue romaine, et la base de la statue du proconsul d'Achaïe Porphyrios, aussitôt publiée par M. Th. Reinach (2). On ne manque donc pas d'indices: l'exploration de la partie Sud

(1) *BCH*, 1904, p. 421, n° 6.

(2) *BCH*, 1900, p. 324; *IG*, IV, 1608.

de l'agora pourra être faite, pour ainsi dire, sans tâtonnements.

*Le gymnase de Kylarabis.* — Il résulte de trois passages de Plutarque que le célèbre gymnase de Kylarabis était situé hors de la ville, non loin de l'une des portes (1). Un texte de Tite-Live nous permet même d'évaluer à environ 400 mètres la distance séparant le gymnase de la porte (2). Pausanias se rend au gymnase après avoir décrit les édifices que nous plaçons sur le côté Est de l'agora; nous étions donc dès l'abord enclin à adopter l'hypothèse de Curtius, qui place le gymnase à l'endroit où s'élève maintenant l'église de St Constantin (autrefois convertie en mosquée) (3). Quelques sondages, exécutés dans le jardin qui touche à l'église du côté Ouest, tendent, ce semble, à confirmer cette hypothèse. On a trouvé là, à une profondeur variant entre 1<sup>m</sup>·10 et 1<sup>m</sup>·40, un pavage en mosaïque, d'époque romaine, qu'on a pu suivre, dans la direction Nord-Sud, sur une étendue de 50 mètres. A son extrémité Nord, ce pavage est borné par un mur en calcaire, long de 7 mètres, au milieu duquel se trouve placée une base de colonne. Un des blocs dont le mur est formé porte, à sa face supérieure, une inscription, encore inédite, en l'honneur d'un empereur romain, probablement Marc-Aurèle. Nous ne saurions dire avec certitude si la statue de l'empereur était placée anciennement sur un bloc voisin, ou si la pierre qui porte l'inscription se trouvait primitivement placée ailleurs. Du côté Est, le pavage en mosaïque est séparé par un soubassement en pierre, épais de 2<sup>m</sup>·40, d'un dallage en pierre bleue, qui s'étend dans la direction Est-Ouest sur une étendue de 22 mètres. Des cours pavées de si grandes dimensions ne peuvent guère appartenir qu'à une très grande villa romaine ou au gymnase de la ville;

(1) Plut., *Cleom.*, 17 et 26; *Pyrrh.*, 32.

(2) Liv., XXXIV, 26: *minus trecentos passus ab urbe.*

(3) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 359.

et c'est la dernière hypothèse qui paraît ici de beaucoup la plus probable. Si l'édifice datait du règne de Marc-Aurèle, cela nous reporterait à peu près à l'époque où Lucien écrivait: « Jamais famine, à Argos, n'amènerait les habitants à ensemercer le gymnase de Kylarabis » (1).

Entre l'église St Constantin et la maison Psiroïannis, le terrain a été sondé en deux endroits (pl. VI, XIII). Nous y avons rencontré des soubassements d'édifices romains d'époque tardive, qui paraissent considérables. Dans l'une de nos deux tranchées, on a trouvé environ 2750 petites monnaies de bronze des empereurs Arcadius (395-408) et Théodose II (408-450).

*Temples d'Artémis.* — Outre le temple d'Artémis situé sur l'agora, Pausanias connaît deux temples de cette divinité dans la banlieue de la ville. Il place celui d'Artémis Orthia sur le mont Λυκώνη, qui se trouve à l'Ouest de la route d'Argos à Tégée (2). Cette brève indication a permis à M. Kophiniotis de déterminer l'emplacement de ce temple, par une petite fouille exécutée en l'année 1888 (3). Il est vrai qu'à en juger par le plan publié par l'auteur lui-même, le soubassement du temple est en grande partie détruit, et que son identité n'est démontrée par aucun document épigraphique. Cependant, comme les trouvailles comprenaient des antéfixes, des têtes de lion en terre cuite et en marbre, et des fragments de statues de marbre, il demeure acquis qu'il a existé un temple à l'endroit indiqué, et ce temple, dès lors, ne peut guère être que celui d'Artémis Orthia mentionné par Pausanias. L'autre temple d'Artémis était un peu plus éloigné de la ville. « Quand on descend du mont Lykoné », dit Pausanias, « il y a de nouveau, à gauche de la grande route, un temple d'Artémis ». L'auteur se tourne ensuite du côté

(1) Luc., *Apoll.*, 11.

(2) Paus., II, 24, 6.

(3) Kophiniotis, *Iστορία τοῦ Ἀργού*, p. 39 et suiv.

des sources de l'Érasinos. Or, le hasard nous a fait découvrir l'emplacement d'un petit temple, à un endroit nommé Magoula, sur le bord de la route actuelle d'Argos à Myli, à cinq minutes au delà de l'endroit où cette route franchit l'Érasinos. Nous avons trouvé en ce point l'angle Nord-Est du soubassement d'un édifice en tuf, ainsi qu'un fragment, long de 2<sup>m</sup>.05, d'une colonne dorique monolithique, en tuf, à seize cannelures, d'un diamètre moyen de 0<sup>m</sup>.36.

A quelques mètres de là, on a trouvé un fragment d'une statue de marbre (fig. 10), ainsi qu'un immense dépôt d'ex-voto qu'on avait mis au rebut. Il y a là des centaines d'idoles de terre cuite et des milliers de petits vases archaïques, du VII<sup>e</sup> et du VI<sup>e</sup> siècle, analogues à ceux qu'on a trouvés en si grande quantité à l'Héraion (1). Il est donc hors de doute que nous sommes ici en présence d'un sanctuaire datant de l'époque archaïque, et il est certain que la situation de ce sanctuaire répond à merveille à celle du temple d'Artémis qu'a mentionné Pausanias.



Fig. 10.  
Haut., 0<sup>m</sup>.50.

*Le temple d'Arès et d'Aphrodite.*

— Il y avait, sur la route d'Argos à Mantinée, un sanctuaire double, dont la partie orientale renfermait un xoanon d'Aphrodite et la partie occidentale un xoanon d'Arès (2). Nous plaçons ce temple à droite de la route actuelle de Mantinée, à un quart d'heure de distance de l'ancienne porte de la Deiras. C'est là que commence le

(1) Waldstein, *The Argive Heraeum*, II, p. 124 et suiv.

(2) Paus., II, 25, 1.

chemin qui mène à la source dite Akoa. A présent, on n'y remarque que quelques traces de murs antiques en plein champ. Mais il nous a été dit que, vers 1890, on avait découvert en cet endroit le soubassement d'un temple antique, et qu'on en avait arraché les blocs pour les employer comme pierres à bâtir. Si le renseignement est exact, l'édifice ainsi détruit était très probablement le temple double d'Arès et d'Aphrodite.

Nous croyons avoir énuméré tous les édifices antiques d'Argos dont il subsiste encore quelques traces. Mais, avant de terminer, il ne nous semble pas hors de propos d'extraire, des écrits des voyageurs qui ont visité et étudié les ruines d'Argos avant nous, une série de passages relatifs à des monuments ou à des murs aujourd'hui disparus. Des Mouceaux écrit en 1668: « A 200 pas à l'Est de l'amphithéâtre, en traversant le cimetière, on trouve un dôme de douze pieds, appuyé sur six colonnes de marbre blanc, qui pourroit avoir été un arc de triomphe » (1). On ne peut que constater ici un manque absolu de clarté: un dôme qui est un arc n'est susceptible d'aucun commentaire.

Fourmont, en 1732, prétend, au dire de Dodwell (2), dans ses mémoires manuscrits, avoir vu sous la Larissa une galerie souterraine, longue de 3000 pas, qu'il décrit avec quelque détail. Cela est tout simplement incroyable. Nous savons bien, par Plutarque, qu'il existait une ou plusieurs galeries donnant accès du dehors à l'acropole de l'Aspis; mais il n'en serait pas moins inconcevable qu'on eût creusé le roc de la Larissa sur un parcours de deux kilomètres. Il se peut toutefois que Fourmont n'ait fait qu'exagérer

(1) *Op. laud.*, p. 476.

(2) Dodwell, *A classical and topographical tour through Greece*, II, p. 221: « Fourmont describes a subterraneous inlet, which he says penetrated 3000 paces in the Larissa rock, being cut through a dark coloured stone full of petrified shells: he says that the passage is perfectly straight, but has recesses on each side, not opposite to each other ».

la longueur d'un passage réellement existant. Brandis aussi, vers 1842, a vu près du théâtre l'orifice d'une galerie souterraine qui n'est plus connue aujourd'hui (1). Rangabé, en 1853, note pareillement l'existence de passages souterrains, à proximité du théâtre (2).

Dodwell, qui voyagea en Grèce entre 1801 et 1806, vit devant le théâtre un grand mur en briques, qu'il attribua à l'époque romaine, et, dans le voisinage immédiat, quelques chambres souterraines, avec pavages en mosaïque (3). Le même mur a été remarqué aussi par Hughes, qui écrivait en 1820 (4).

Pausanias atteste qu'il y avait un sanctuaire d'Aphrodite au-dessus du théâtre (5). Il est naturel de supposer que celui-ci était situé à l'endroit occupé aujourd'hui par la petite église de S<sup>t</sup> Georges (pl. VI, XIV). On n'y remarque plus de restes antiques d'aucune sorte. Mais Gell rapporte qu'il y a vu, en 1817, une inscription paraissant prouver que le temple d'Aphrodite se trouvait là (6); et Clarke affirme avoir aperçu au même endroit des colonnes ornées de cha-

(1) Brandis, *Mittheil. üb. Griechenl.*, I, p. 188: « Der unterirdische Gang in der Nähe des Theaters, zu dem wir nur den Eingang sahen, ist, so viel ich weiss, noch nicht bis zu Ende verfolgt worden ».

(2) Rangabé, *Tà Ἑλληνικά*, II, p. 241: « Πέριξ αὐτοῦ (du théâtre) μέγα μέρος καλύπτεται ὑπὸ ἔρειπίων πλινθίνης οίχοδομῆς καὶ μεταξὺ αὐτῶν εἰσὶν ὑπόγειοι δίοδοι καὶ ἔδαφος ψηφιδωτόν ».

(3) Dodwell, *op. laud.*, II, p. 216: « In front of the theatre is a large Roman wall of brick . . . We entered the house of a Turk near the ruins, and were conducted to some subterraneous vaulted chambers, paved with coarse mosaic of black and white colours ».

(4) Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, I, p. 223: « Below the theatre an ancient wall of brick encircles this part of the acropolis to support the soil; it contains frequent apertures, some of a triangular, others of a semi-circular shape, affording a vent for those violent torrents of rain which sometimes descend. It is probably of Roman construction ».

(5) Paus., II, 20, 7: ὑπὲρ δὲ τὸ θέατρον Ἀφροδίτης ἐστὶν ἱερόν.

(6) Gell, *Itinerary of the Morea*, p. 166: « Above it (le théâtre) is a chapel, where is an inscription showing it to have been the site of a temple of Venus ».

piteaux corinthiens, d'un style encore très peu développé (1). Inscription et chapiteaux ont disparu, sans avoir été étudiés par des personnes compétentes; seule, leur présence à l'endroit indiqué a été dûment constatée. Ce fait donne à croire que le temple d'Aphrodite était effectivement situé sur l'emplacement de la petite église actuelle de St Georges.

Il y a un demi-siècle, on devait voir encore, au beau milieu de la ville moderne, des murs antiques dont il ne reste plus la moindre trace aujourd'hui. Brandis parle d'un mur situé au Nord ou au Nord-Est de la grande caserne qui occupe le centre de la ville (2). Curtius, vers 1851, a noté un mur polygonal qui partait de cette même caserne, et se dirigeait vers l'Ouest, sur la Larissa (3). Un autre mur de bel appareil, ainsi que les ruines d'un temple comprenant des colonnes, ont été vus par Rangabé, vers la même époque, à l'entrée Est de la ville, et ce savant assure que les pierres en ont servi à construire l'église de St Jean-Baptiste (4). Il paraîtrait étonnant que le souvenir de la situation exacte du mur et du temple en question ne se fût pas conservé chez quelques-uns des habitants d'Argos ou de Nauplie; cependant, nous n'avons jamais pu obtenir de renseignements à ce sujet. Le même Rangabé a remarqué enfin, dans le voisinage du théâtre, les restes de ce qu'il appelle un temple octogone (5).

(1) Clarke, *Travels*, VI, p. 475: « The site of the *Hieron* (d'Aphrodite) is now occupied by a Greek chapel, but it contains the remains of columns whose capitals are of the most ancient Corinthian order, a style of building unknown in our country . . . »

(2) Brandis, *op. laud.*, I, p. 184: « . . . die Reste alter Stadtmauer (zwischen dem gegenwärtigen Bazar und der Reiterkaserne) . . . »

(3) Curtius, *Peloponnesos*, II, p. 351: « . . . ein polygones Gemäuer, das von der jetzigen Kaserne auf die Larisa zuläuft . . . »

(4) Rangabé, *op. laud.*, II, p. 242: « Κατὰ τὴν εἴσοδον τῆς πόλεως πρὸς ἀνατολὰς εἰσὶν ἔρείπια ναοῦ καὶ καλλίστου Ἐλληνικοῦ τείχους καὶ στηλῶν ἐξ ḏν κατεσκεύασαν τὴν νέαν ἐκκλησίαν τοῦ Ἀργούς ». *Ibid.*, p. 239: « . . . ἡ πρὸς ὀλίγων ἐτῶν κτισθεῖσα (ἐκκλησία) τοῦ Ἀγίου Ἰωάννου ».

(5) *Ibid.*, p. 242: « Κατὰ τὴν αὐτὴν γραμμὴν σώζονται καὶ λείψανα ναοῦ ὀκταγώνου. »

En recueillant ces différents témoignages d'auteurs encore relativement récents, on ne peut se défendre de l'impression que la science a fait, à Argos, quelques pertes, peut-être irréparables, qu'il n'eût pas été impossible d'éviter. Aussi nous sera-t-il permis de terminer par le vœu que les restes antiques y soient gardés à l'avenir mieux qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent.

WILHELM VOLLGRAFF

**Note sur une inscription d'Argos.**

M. Clermont-Ganneau s'est occupé récemment (1) d'une inscription byzantine d'Argos que j'avais lue comme suit :

Κοιμητήριον | Ἀραράννας ἀγοραστόν ὁ ἀγορασθής (Σ)ολομών (2).

M. Clermont-Ganneau a observé avec raison que le nom Araranna, considéré comme étant d'origine sémitique, est non seulement, comme je l'avais dit, inconnu, mais encore de forme invraisemblable. Voici comment le savant orientaliste propose de lire le *titulus* d'Argos :

Κοιμητήριον | [π]αρά το, Ἀννας ἀγοραστόν ὁ ἀγορασ(τ)ής (Σ)ολομών.

« Sépulcre acheté à Anna. L'acheteur (est) Salomon ».

Ainsi lu, le texte rappelle à M. Clermont-Ganneau une inscription de Joppé où il est pareillement question d'un tombeau acheté par un particulier à un autre particulier : Ἡγόρασα ἐγ(ὼ) Σαοὺλ ἐν τῇ Ἰόπτῃ παρὰ Βαρουχίου μνῆμα κτλ. J'ai pu, cette année, obtenir la permission d'enlever la couche de plâtre qui rendait la lecture de l'inscription difficile. En voici une nouvelle copie :

‡ ΚΟΙΜΗΤΗΡΙΟΝ  
ΑΡΑΒΑΝΝΑΣΑΛΓΟ  
ΡΑΣΤΟΝ ‡ ΟΗΓΟ  
ΡΑΣΕΝΚΟΛΟΜΩΝ ‡

Ainsi, en premier lieu, le nom de la défunte n'est pas Araranna, mais Arabanna. En second lieu, on ne lit pas aux l. 3-4, comme je l'avais pensé, ΑΓΟΡΑΣΘΗ, mais ΗΓΟΡΑΣΘΕΝ, le Ε et le Ν final étant écrits en ligature.

En définitive, l'inscription devra, je crois, être transcrise ainsi :

Κοιμητήριον | Ἀραβάννας ἀγοραστόν, ὁ ἡγόρασεν Σολομών.

« Sépulcre d'Arabanna acheté, qu'acheta Salomon ».

W. V.

(1) Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, VI, p. 314-316.

(2) *BCH*, 1904, p. 421, n° 5.



